

José-Antonio Primo de Rivera

Robert Brasillach

Pierre Drieu la Rochelle

Essai de synthèse

Edition corrigée et augmentée
par Virgile André de Rochemaure, juin 2003.

INTRODUCTION

Le texte que nous rééditons aujourd'hui, a été diffusé dès 1970 à 500 exemplaires, sous le titre « La solution fasciste » par le C.D.P.U. de Nice. Une nouvelle édition de 3000 exemplaires eut lieu en mai 1972 et fut annoncée comme un numéro spécial du journal *L'Elite Européenne* sous le titre *Essai de synthèse pour un néo-fascisme*.

Il va sans dire que pour nous, qui avons les yeux tournés vers l'an 2000, ces références à une idéologie historiquement datée et obsolète sont particulièrement inadéquates et inutilement provocatrices. Mais si l'on exclu ce choix regrettable des termes – qui se répète à plusieurs reprises dans cette brochure – ainsi que l'utilisation à notre sens négative de la notion d'occident, et le surprenant anti-militarisme qui point derrière le conseil de « refuser tout service militaire », cet opuscule nous semble une excellente approche révolutionnaire de Primo de Rivera, de Brasillach et de Drieu la Rochelle, digne d'enflammer les esprits et les cœurs, pour l'Europe, la Jeunesse et la Révolution !

La Bibliothèque du Militant.

PREMIERE PARTIE : MORT ET RENAISSANCE

MORT DE JOSE-ANTONIO

Le jour n'est pas encore levé sur Alicante. Les soldats attendent sous la lueur vacillante d'un lumignon. José-Antonio s'approche et leur dit : « Vraiment vous voulez que je meure ? Qui vous a dit que j'étais votre adversaire ? Celui qui vous l'a dit n'a aucune raison de l'affirmer. Mon rêve était la patrie, le pain et la justice pour tous les Espagnols et particulièrement pour ceux qui sont sacrifiés. Quand on est sur le point de mourir, on ne peut pas mentir. Je vous le répète avant que l'on me tue : je n'ai jamais été votre ennemi. »

Quatre jeunes gens se tiennent, dans un renforcement du mur, devant le peloton. Ce sont quatre phalangistes qui - on ne sait pourquoi - doivent être fusillés en même temps que le chef. José-Antonio va droit à eux, les embrasse avec émotion, en leur disant : « Du courage, garçons, c'est l'affaire d'un moment et cela en vaut la peine. » Tous quatre : « Arriba Espana. » José-Antonio est tombé. Le meilleur homme d'Espagne est mort. Nous sommes le 20 novembre 1936. José-Antonio était emprisonné depuis le 14 mars. L'insurrection en Espagne était générale depuis le 18 juillet. Le Front Populaire était au pouvoir depuis le 16 février de cette même année.

MORT DE BRASILLACH

-Le Commissaire du Gouvernement Reboul rend hommage à l'intelligence de l'inculpé, à la primauté intellectuelle de l'écrivain, déclare qu'il est un des maîtres de sa génération et... requiert la peine de mort.

Il l'obtient. De Gaulle rejette le recours en grâce. Malgré l'intervention de nombreuses personnalités du monde des lettres et la brillante plaidoirie de Me Isorni évoquant André Chénier, le 6 février 1945, un homme voit l'aube se lever au-dessus des murailles du fort de Montrouge. C'est aussi le crépuscule de sa vie. Une salve retentit et se répercute vers la France. On a tué Robert Brasillach.

MORT DE DRIEU LA ROCHELLE

Il savait maintenant que sa génération ne verrait pas se lever le soleil de l'Europe. Déjà la jeunesse l'avait fui. « Je suis épris du jeu où l'on se hasarde tout entier », avait-il écrit. Il lui fallait maintenant aller jusqu'au bout de son engagement. Le matin même, la justice de l'épuration avait lancé un mandat d'amener contre lui. Il ne voulait pas que la mort lui soit portée par des hommes de police. Il absorba le tube de véronal, ouvrit le gaz et eut peut-être le temps de penser à cette phrase de *L'Homme à cheval* : « L'homme ne naît que pour mourir et il n'est jamais si vivant que lorsqu'il meurt. Mais sa vie n'a de sens que s'il donne sa vie au lieu d'attendre qu'elle lui soit reprise. » Nous étions le 16 mars 1945.

CONTRE L'INTELLECTUALISME

Telle fut leur fin. Mais quelle avait été leur vie ? José-Antonio Primo de Rivera, Robert Brasillach, Pierre Drieu La Rochelle, des intellectuels ?

Non jamais. Des poètes, des hommes de lettres, des écrivains qui ont choisi une vie à l'opposé de tout intellectualisme. Leur opinion sur les intellectuels est la même que celle de Maurice Barrès lorsqu'il écrit : « ... Rien. n'est pire que la chose. Une demi-culture détruit l'instinct sans lui substituer une conscience. Tous ces aristocrates de la pensée tiennent à afficher qu'ils ne pensent pas comme la vile foule. On le voit trop bien. Ils ne se sentent plus spontanément d'accord avec leur groupe naturel et ils ne s'élèvent pas jusqu'à la clairvoyance qui leur restituerait l'accord réfléchi avec la masse. Ces intellectuels sont un déchet fatal

dans l'effort tenté par la société pour créer une élite¹. » Ou que celle de Georges Sorel : « Les intellectuels ne sont pas, comme on le dit souvent, les hommes qui pensent : ce sont les gens qui font profession de penser...² »

L'intellectuel est à l'opposé de tout engagement véritable. C'est l'homme qui spéculé, qui tempore, qui vaticine, qui humanise les problèmes et les idéalise avec des phrases cosmiques tout autant que peu compromettantes. Il pose des problèmes et s'en va, sans les résoudre. Il écrit et n'agit point. L'intellectualisme pur est une lâcheté permanente face à l'homme et à sa vie. Brasillach a bien senti le problème des hommes de pensée, et il a vu la solution pour ne pas sombrer dans cet intellectualisme qui n'est finalement qu'un vide. « Les hommes de lettres sont des espèces de ratés qui écrivent parce qu'ils n'agissent point. Mais parfois, de ce que l'on écrit peuvent surgir la mort, la guerre, la révolution. Comment résisterait-on à pareille ivresse ?³ »

L'ENGAGEMENT POLITIQUE

Alors il a choisi l'engagement, un engagement de pure forme, restant limité aux duels de plumes, mais destiné à « agir sur la vie ». Brasillach est le premier échelon d'une graduation dans l'engagement politique, dans l'union de la pensée et de l'action, dont Drieu La Rochelle et José-Antonio sont respectivement le terme médian et le terme supérieur.

Drieu La Rochelle a toujours affirmé la nécessité de cette union entre la pensée et l'action, la nécessité de cet engagement, conséquence logique et nécessaire de toute réflexion sur la vie et la politique.

« Point de pensée sans action. On ne pense que dans la mesure où, agissant sa pensée, on l'éprouve, on l'adapte, on lui assure un échelon solide pour monter plus haut... Mais, en dernier ressort, personne n'aura le sentiment que vous avez couru un risque réel à la poursuite de cette pensée que si l'on voit que vous vous laisseriez mener jusqu'à la mort pour cette pensée.⁴ » L'engagement fait partie de sa vision du monde ; « on ne peut pas s'abstenir absolument de donner des preuves, de s'engager, de se compromettre, vivre c'est d'abord se compromettre.⁵ »

José-Antonio, lui, n'a pas écrit comme Drieu ou Brasillach, il fut l'homme personnifiant cette union complète de la pensée et de l'action. Il a voulu se donner les moyens de sa pensée, il s'est jeté dans la politique pour aller jusqu'au bout de celle-ci. Les trois hommes ont été également fidèles à cette phrase de Drieu dans *Une Femme à sa fenêtre* :

« Quand une aventure est commencée, il faut aller jusqu'au bout, y attacher toute sa chance. » Cette aventure politique, que fut-elle ?

UNE PENSÉE VECUE

Pour José-Antonio, elle commença à la chute de la monarchie, le 14 avril 1931, date qui produisit chez lui des effets analogues à ceux provoqués par le 6 février 1934 chez Drieu et Brasillach. Après ses études de droit, José-Antonio est devenu l'un des espoirs du barreau de Madrid. A la chute du dictateur Primo de Rivera, son père, il s'intéresse à la politique pour défendre la mémoire de celui-ci tout en analysant parfaitement les failles et les erreurs de son régime. Il a lu tous les auteurs politiques, espagnols et étrangers. Nous verrons plus loin ce que fut pour lui le 14 avril, mais déjà, dans le journal *A.B.C.* du 29 septembre 1931, il dénonce la réaction et s'éloigne de la droite comme de la gauche. Son goût de l'action politique et ses tendances révolutionnaires l'attiraient vers un parti dynamique et résolu, fondé en février 1931 par un jeune homme de vingt-cinq ans, originaire de Zamora, fils d'instituteur, Ramiro Ledesma Ramos. Celui-ci avait publié à cette date, un vibrant *Appel à la jeunesse* que José admirait beaucoup, et lancé un journal intitulé *La Conquête de l'Etat*. Plein de fougue et de générosité, Ledesma, très idéaliste, rappelait les premiers apôtres du socialisme français ; comme eux il groupa autour de lui ouvriers et étudiants. Ce furent les Juntas d'Offensive Nationale Syndicaliste (J.O.N.S.). Au début d'octobre 1933, José-Antonio expose dans une réunion intime un programme court et précis, résultat de ses observations et des pensées élaborées depuis des mois, dans la solitude de son cabinet de travail. Il conclut en ces termes : « Réaliser la révolution nationale dans le sens de la justice sociale et de la grandeur de l'Espagne. »

¹ *Scènes et doctrines du nationalisme.*

² *Réflexions sur la violence.*

³ R. Brasillach, *Je Suis Partout*, 24/9/1937.

⁴ P. Drieu La Rochelle, *Gilles*.

Ils sont là une vingtaine, jeunes, ardents, décidés à tous les sacrifices pour le redressement du pays. Combien peu parmi ceux-là survivront à la tourmente. On cherche ensuite le nom à donner au nouveau mouvement. Après discussion, on adopte le mot Phalange (en espagnol Falange) dont l'initiale rappelle à la fois Front national et Faisceau.

Le meeting du 29 octobre 1933 au théâtre Comedia de Madrid, consacre cette création. Le journal *F. E. (Falange Española)* commence sa parution. José-Antonio en est le principal inspirateur. Dans le numéro 7 du 22 février 1934 il salue la fusion de la Phalange et des J.O.N.S. : « Ce n'est pas une union que l'on a obtenue, c'est une fraternité que l'on a reconnue. » Le meeting du 4 mars 1934 à Valladolid crée la Phalange Espagnole des J.O.N.S., mouvement révolutionnaire fasciste. José-Antonio ne vit que pour le mouvement, c'est un militant parmi les militants, son engagement est total. Le 11 janvier 1934 on le voit vendre F.E. à la criée sur la Puerta del Sol à Madrid. Face au terrorisme marxiste il reste imperturbable et confiant dans la lutte à mener. Le 21 janvier 1935 à Valladolid, il constitue le Syndicat Espagnol Universitaire (), il s'explique : « ...Quelqu'un nous dira : "Pourquoi introduire la politique à l'Université ?" Pour deux raisons : d'abord, parce qu'aucun homme, si spécialisé soit-il ne peut se soustraire à l'appel de la politique. Ensuite, parce que parler franchement de politique c'est éviter la fraude de ceux qui, se couvrant d'hypocrites étiquettes apolitiques, introduisent en contrebande la politique dans les milieux scientifiques et littéraires.⁶ » Le 16 février 1936 voit la victoire du Front Populaire en Espagne. Le 12 mars 1936, le nouveau journal de la Phalange, *Arriba*, est interdit. Le samedi 14 mars 1936, c'est l'arrestation de José-Antonio, du Bureau politique de la Phalange et des cadres du S.E.U. José-Antonio n'abdique pas ; de sa prison il dirige deux feuilles clandestines. *No importa*, pour le continent et *Aquí estamos*, pour les îles Baléares. Le 12 juillet, le leader de droite, Calvo Sotelo est assassiné, le 15, l'insurrection commence, le 18 juillet elle est générale. José-Antonio lance son appel à la révolution nationaliste ce même jour. Le 20 novembre 1936, il tombe. La révolution nationaliste se transforme en contre-révolution réactionnaire. Le 19 avril 1937 Franco décrétait de sa propre autorité la fusion de la Phalange avec les Traditionalistes carlistes. La "Falange Española Tradicionalista y de las J.O.N.S." devenait parti gouvernemental unique, élément constituant d'un régime conservateur. José-Antonio était trahi.

Drieu La Rochelle, au départ surtout homme de lettres en vogue, ne vient pas immédiatement au fascisme. A 16 ans, il a cependant lu avidement Péguy, Barrès et Maurras, qu'il considère comme ses premiers maîtres, puis des auteurs étrangers qui lui apportent "une violence enivrante" : Nietzsche, Dostoïevski et d'Annunzio. La guerre, où il recevra trois blessures, le marquera beaucoup. Il découvrira là l'amitié virile, l'amour de la nature, l'exaltation de la charge à la baïonnette. En convalescence, il écrira ses premiers poèmes : *Interrogations*. Il est attiré par le nationalisme intégral de Maurras, mais ses amis (Gaston Bergery, futur député radical, André Breton, Paul Eluard, Louis Aragon) ne partagent pas son penchant. Il publie très tôt son premier ouvrage à caractère politique : *Mesure de la France*, et ne collabore qu'aux feuilles qui lui plaisent : *Le Coq*, de Jean Cocteau et Radiguet, par exemple. En 1927, le thème de la décadence apparaît chez lui dans *Genève ou Moscou*. En 1931, c'est le thème de l'Europe dans *L'Europe contre les Patries*. Il devient fasciste le 6 février 1934 en voyant les "prétoires de la République" tirer sur la foule. Il rencontre alors Bertrand de Jouvenel, ancien membre du parti radical, et collabore à l'hebdomadaire qu'il vient de lancer : *La Lutte des Jeunes*. Simultanément, dans *Socialisme fasciste*, il donne les raisons de sa nouvelle orientation. Il ne cessera plus d'être engagé. Les 27 et 28 juin 1936 il est au "Rendez-vous de Saint-Denis" et adhère au Parti Populaire Français de Jacques Doriot. Il publie en 1937 : *Avec Doriot. Qui est Doriot ?*

Jacques Doriot et, en 1924, membre du Comité Central du Parti Communiste, dirigeant des Jeunesses Communistes. Il accède ensuite au Bureau Politique dont il est exclu le 27 juin 1934 parce qu'il préconisait un peu plus tôt que Moscou l'union de toutes les forces de gauche. En mai 1935, il l'emporte aux élections sur Jacques Duclos. C'est donc cet homme qui fonde le P.P.F., lequel comptera, au 1er mars 1937, 150.000 membres dont 35.000 ex-communistes. De 1936 à 1938 Drieu La Rochelle est le plus brillant collaborateur de *L'Emancipation Nationale*, journal de Doriot, tirant à 200.000 exemplaires. Il quitte bientôt le P.P.F. lorsque celui-ci se transforme, de mouvement révolutionnaire qu'il était en parti viscéralement anti-communiste. Après l'armistice, il collabore à *La Gerbe* d'Alphonse de Châteaubriand et prend la direction de la *Nouvelle Revue Française*. Par bravade, il renoue avec Doriot fin 1942. En janvier 1943 il quitte la N.R.F. où il écrit dans son dernier article : « Je suis fasciste parce que j'ai mesuré les progrès de la décadence en Europe. J'ai vu dans le Fascisme le seul moyen de réduire la décadence. » Dès lors il n'écrit plus guère que dans la *Révolution Nationale* où s'était réfugié Brasillach après son départ de *Je Suis Partout*. Son engagement prend fin le 15 mars 1945.

⁵ *Idem.*

⁶ J.-A. Primo de Rivera, Conférence S.E.U., 11/11/1935.

Robert Brasillach est normalien. A l'école, il a pour condisciples Jacques Talagran (Thierry Maulnier), Paul Guth, Maurice Bardèche. Dès sa sortie, ses convictions nationalistes le poussent à accepter le "feuilleton littéraire" dans *l'Action Française*. Le premier de ces feuilletons, il le consacre au roman de Drieu La Rochelle, dont Louis Malle devait plus tard tirer un film : *Le Feu follet*. Peu après, il est critique dramatique à l'hebdomadaire *1933*, lequel publie le premier article français sur José-Antonio et la Phalange Espagnole, dû à Claude Popelin, dans la page *Jeunesses du Monde* où collaborait régulièrement Thierry Maulnier. Simultanément, Brasillach donne ses premiers articles à *Je Suis Partout*. C'est son véritable départ dans la vie politique. Désormais le jeune romancier, amoureux du Paris de Vaugirard ou de Montsouris, va devenir le fougueux polémiste, l'animateur incontesté du journal. Fondé en 1930 par Arthème Fayard, et dirigé par Pierre Gaxotte puis, en 1938, par Brasillach, « Le grand hebdomadaire de la vie mondiale » est maurrassien ; peu à peu, à partir de 1934, se réunit autour de lui une équipe de jeunes journalistes venus de milieux différents, mais unis par leurs études, leurs goûts, leurs espoirs, tous commotionnés par les événements du 6 février 1934. Axé sur les problèmes internationaux, *Je Suis Partout*, sous leur influence se transforme, dans sa forme, en accordant plus d'importance aux problèmes internes ; dans son style, en adoptant un style jeune et mordant. Devant cette politisation croissante du journal, Arthème Fayard retire ses intérêts et "l'équipe" de *Je Suis Partout* forme au début de 1936 le seul soviet de la presse française. Le 27 avril 1943, Brasillach, avec Georges Blond, quitte la rédaction « refusant de cacher plus longtemps à ses lecteurs la situation critique des puissances de l'Axe ». Au moment de "l'épuration", le procès Brasillach passionne l'opinion ; il justifie son attitude en invoquant :

- La légitimité du gouvernement de Vichy : « l'Assemblée Nationale ayant librement délégué ses pouvoirs au Maréchal Pétain. »
- Antisémitisme ? « Je l'ai été avant la guerre, j'ai continué après. »
- Anti-américain ? « J'ai simplement souligné que l'Amérique n'est entrée en guerre que le jour où le Japon l'a attaquée. »
- Vous me reprochez d'avoir servi les Allemands par mes écrits ? « Je n'ai pensé qu'à servir mon pays »⁷.

Le 6 février 1945 voit l'application de la sentence de mort.

Nous allons maintenant approfondir davantage notre étude en précisant quelques points importants de la personnalité et de la pensée des trois hommes sans nous attarder encore sur l'aspect purement politique de celle-ci. A côté de problèmes importants et précis comme ceux de la monarchie et de l'église ou de la religion en général, nous dégagerons rapidement, en particulier chez Drieu et Brasillach, quelques thèmes permanents à leur pensée et qui forment en quelque sorte le cadre de celle-ci. Nous verrons enfin ce que sont et quel est l'intérêt politique des mythes "fascistes", du 14 avril 1931 chez José-Antonio, et du 6 février 1934 chez Drieu et Brasillach.

FASCISME ET MONARCHIE

Pour José-Antonio, il n'y a pas d'ambiguïté. « Nous pensons, sans l'ombre d'irrévérence, de rancœur ou d'antipathie, et beaucoup d'entre nous avec mille motifs d'affection, que la Monarchie espagnole avait accompli son cycle et que, vidée de toute substance, elle est tombée, le 14 avril 1931, comme un fruit mort.⁸ » Il n'y a pas place dans son esprit pour l'idée d'une quelconque restauration monarchique.

Les pensées de Drieu et de Brasillach vont dans le même sens que celles de José-Antonio, encore que leur attitude vis-à-vis du mouvement monarchiste soit moins nettement tranchée, du fait de l'influence exercée par Charles Maurras, le chef de l'Action Française, sur leur formation. Dans *Notre avant-guerre*, Brasillach lui rend hommage : « Les vivants et les morts de notre avant-guerre, c'est lui qui les domine ; nous avons eu la chance de l'approcher, de rencontrer dans notre jeunesse ce regard aux yeux gris, cette pensée juste et dure et cette brûlante passion pour son pays et la jeunesse de son pays. » Il est clair cependant que, comme Drieu, c'est essentiellement l'antilibéral, l'antidémocrate, le militant politique qu'il admire et respecte. En effet, l'Action Française, mouvement visant à une restauration monarchique, n'a rien qui puisse la rapprocher du fascisme. L'A.F. est réactionnaire et contre-révolutionnaire. Drieu reproche à l'A.F. son manque de direction sociale : « Je sentais que l'A.F., qui avait pressenti la verve populaire du fascisme avant la guerre (14-18), l'avait oubliée depuis lors. » Il n'y a, d'autre part pas grand-chose de commun entre le nationalisme de Brasillach, très ouvert sur l'Europe, et le nationalisme intégral de Maurras.

⁷ Henri Coston, *Dictionnaire de la politique française*.

Les assises d'une France fondée sur la logique ne peuvent satisfaire Drieu et Brasillach qui les veulent sur la sensibilité, un peu comme Barrès. Georges Valois, le fondateur du Faisceau, a été plus cruel : « Les gens de l'Action Française ont été dressés par Maurras à absorber des idées par la lecture et à les rendre par la parole. Mais ils n'ont pas été formés pour comprendre le réel, l'analyser, découvrir le sens des mouvements qui le parcourent, en prendre le commandement et agir.⁹ » A vrai dire, Brasillach et Drieu sont d'accord avec Bertrand de Jouvenel lorsque celui-ci écrit, le 20 mai 1934, dans *La Lutte des Jeunes* : « L'Action Française a une fonction dans l'histoire qui est celle du souvenir. Si cela ne fait pas de bien, cela ne fait pas beaucoup de mal. »

ESTHETIQUE, ETHIQUE, POESIE POLITIQUE

On a dit que la pensée de Brasillach était une esthétique, que celle de Drieu était une éthique. Cette schématisation est assez heureuse et l'on serait tenté d'ajouter que la pensée de José-Antonio constitue un trait d'union entre cette esthétique et cette éthique, qu'elle assure une synthèse dynamique débouchant directement dans le domaine de la politique appliquée.

Brasillach cinéphile, lorsqu'il écrit avec Bardèche *L'Histoire du Cinéma*, Brasillach cornélien, dans *L'Essai sur Corneille*, Brasillach fasciste, dans *Je Suis Partout*, c'est le même Brasillach que fascine l'extériorité ; déjà son goût de l'histoire de France se composait de ce que ladite histoire offrait de plus merveilleux en fait de scènes et de passions historiques et le spectacle du national-socialisme était bien le plus hypnotisant d'Europe. « A travers nos voyages et nos lectures, lorsque le tocsin de la mobilisation n'avait pas sonné encore, nous allions à travers l'Europe, au hasard de nos vacances d'étudiants et de journalistes, et nous regardions autour de nous monter le fascisme immense et rouge, avec ses marées de drapeaux déferlant dans les projecteurs, les chansons de printemps et de sacrifice, le nom de José-Antonio, les jeunes martyrs jamais oubliés, les camps et la jeunesse. Et nous nous disions, tout cela n'aura-t-il pas, aussi dans le monde, une apparence française ? Aujourd'hui, nous le répétons : il faut que cela soit¹⁰ ». Il s'agit bien là d'une esthétique. Lorsqu'il parle de la mort de José-Antonio, il en parle en esthète : « José-Antonio est tombé à l'aube de la guerre, dans un idéal aussi pur que lui, aussi peu souillé par les hommes »¹¹.

Drieu, lui, exalte, porte aux nues les passions de l'homme, ses engagements, sa puissance de résistance, de création, de renaissance. Il élabore une véritable "énergétique" inspirée de Nietzsche. Il aime les âmes fortes, les hommes d'un seul tenant. Il a écrit : « Je n'ai jamais vu la dignité de l'homme que dans la sincérité de ses passions », et aussi : « Il est oiseux de juger un parti sur sa doctrine, sur son programme. Il faut seulement demander : quelle est votre valeur humaine ? Quel est votre potentiel d'énergie ?¹² » Drieu incarne peut-être de la façon la plus spectaculaire l'essence du fascisme mouvant et insaisissable dans ses multiples prolongements. C'est aux forces passionnelles, c'est à l'imagination et c'est à la sensibilité que le fascisme français de Drieu et de Brasillach prétend d'abord s'adresser. Un de leur thème majeur a été la déchéance française. Drieu est hanté par l'idée de la décadence. Tous deux ont conscience d'appartenir à un pays humilié, diminué, gangrené, corrompu, sans avenir ni mission. Mais il n'y a pas chez eux de véritable pessimisme, il y a simplement une conception héroïque et enthousiaste du monde. Drieu montre bien que toute décadence est porteuse d'une renaissance. Cette idée aide à comprendre le fascisme européen de celui-ci. La France en décadence doit mourir pour renaître dans l'Europe. Elle retrouvera ainsi le fond continental et racial dont elle est issue. Et du même coup elle se retrouvera dans son intégralité initiale : « La France est en train de mourir. Mais seules les formes meurent ; pour la vie, mourir est déjà revivre. Puisque la vie est éternelle. La vie en France est en train de subir une de ses métamorphoses... Laissez mourir la France pour qu'elle revive...¹³ » Pèlerin de l'Europe nouvelle, le fascisme français tend à s'éloigner rapidement des cadres du nationalisme traditionnel, et pour Dieu la conclusion vient d'elle-même : « Il n'y a plus qu'une façon aujourd'hui d'aimer la France, c'est de la tester telle qu'elle est.¹⁴ »

⁸ J.-A. Primo de Rivera, Discours, Madrid, 19/5/1935.

⁹ Georges Valois, *L'Homme contre l'argent*.

¹⁰ R. Brasillach, *Notre avant-guerre*.

¹¹ R. Brasillach, *Je Suis Partout*, 4/12/1942. [N.D.M.S.R. Le guillemet de fin n'était pas présent dans la brochure, nous l'avons posé ici.]

¹² P. Drieu La Rochelle, *Chronique politique*.

¹³ P. Drieu La Rochelle, *L'Europe contre les patries*.

¹⁴ P. Drieu La Rochelle, *L'Emancipation nationale*, avril 1937.

Chez José-Antonio, l'éthique et l'esthétique sont intimement liées pour former un tout original. Ses discours sur les sujets les plus immédiats, comme sur ceux touchant à la science politique pure, sont toujours empreints d'une poésie qui les transfigure et les rend parlant à notre raison tout autant qu'à notre sensibilité. Lorsqu'il écrit : « Qu'attendent-elles aujourd'hui, les jeunesses sous l'intempérie ? Abandonneront-elles toute espérance ? Se retireront-elles dans leur tour d'ivoire ? Vont-elles de nouveau écouter les voix partisans, une fois de plus séduites, puis désenchantées ?¹⁵ » Lorsqu'il parle de la « conquête d'un paradis difficile, élevé, implacable où l'on ne se repose jamais, où il y a contre les montants des portes des anges avec des épées » ; lorsqu'il parle « des soldats veillant sous les étoiles », c'est le poète qui parle tout autant que le politique. La chanson de la Phalange, *Car el Sol*, est un hymne de combat et une véritable poésie. La phrase de Barrès dans *La Colline inspirée* aurait pu s'appliquer à José-Antonio : « J'ai surpris la poésie au moment où elle s'élève comme une brume des terres solides du réel. » José-Antonio, comme Drieu et Brasillach, est un homme de mouvement, pas de parti. Sa pensée suit celle de José Ortega y Gasset lorsque celui-ci réclame la constitution d'un "front national" n'excluant aucune tendance, sorte de "super-parti" où tous les Espagnols seraient représentés comme au sein d'une corporation. Le 10 février 1935, lors d'un meeting de la Phalange, il rencontre le vieux libéral Don Miguel de Unamuno, recteur de l'Université. Il lui dit : « Nous respectons profondément la dignité de l'individu. Mais je ne peux admettre que cela trouble nocivement la vie commune. » Après le meeting, celui-ci lui répond : « En avant ! Et voyons si vous réussissez mieux que nous. »

FASCISME ET RELIGION.

On a souvent dit que le fascisme était antichrétien ou anticatholique, en tout état de cause, profondément athée. Qu'en est-il exactement ? C'est ce que nous allons voir maintenant.

Le christianisme est une des composantes éminentes de la civilisation occidentale ; mais il n'en est pas la seule, ni, sans doute, la plus fondamentale. Ses effets ont varié suivant les époques ; et si certains sont indiscutablement à mettre à l'actif de la civilisation occidentale, d'autres ont exercé une action contraire. L'Eglise catholique est la première à rejeter pareille identification avec l'Occident : elle se veut œcuménique et missionnaire. Nous continuons, d'autre part, à vivre sur l'héritage de la révolution spirituelle qui a éclaté au moment de la Renaissance. Au théocentrisme, où l'homme n'existe que pour le service et la gloire de Dieu, a succédé l'humanisme, où l'homme existe et vit pour lui-même. Les penseurs de la Renaissance ont soudain découvert qu'une « civilisation avait existé, où les hommes n'avaient pas entendu parler de Moïse et du Christ, ignoraient le péché originel et les sanctions infernales, ne jetaient pas l'anathème sur la nature, déchue et corrompue, mais la suivaient comme une conseillère de sagesse et une institutrice de beauté. Une civilisation. avait existé, où les rites étaient séparés des voyances, où l'intelligence n'était pas humiliée devant la foi, où le désir de savoir n'était pas taxé de concupiscence périlleuse. La liberté d'esprit dont jouissaient les philosophes de la Grèce, l'art de voir des contemporains de Périclès, ceux du temps des Scipion et du siècle d'Auguste, abolissaient dans les âmes le code chrétien d'humilité, de continence, de renoncement, et libéraient une exubérance trop longtemps comprimée, qui se déchaîne dans la vie « par-delà le bien et le mal » d'un Pogge, d'un Arétin, d'un Cellini, faisant dire à Paul III Farnèse que de tels hommes sont au-dessus des lois. Aux normes de la morale se substituent les normes de l'esthétique¹⁶. » Cette introduction était nécessaire pour comprendre l'attitude du fascisme en face de l'Eglise. Car le fascisme, s'il est avant tout une réforme politique, est aussi nécessairement dans une certaine mesure une réforme spirituelle.

¹⁵ J.-A. Primo de Rivera, *Arriba*, 7/11/1935.

¹⁶ Louis Rougier, *Le Génie de l'Occident*.

Pour Drieu La Rochelle, il n'y a qu'une religion : « Il n'y a partout qu'une religion, la même en Egypte et la même en Amérique précolombienne et dans l'Europe médiévale. Toujours un Dieu au-dessus des dieux, des héros, des saints, des démons. Toujours le mystère de la création du monde¹⁷... » Lorsque Drieu ou Brasillach se penchent sur l'Eglise, ils ont la même attitude de regret. Ils regrettent le « catholicisme mâle ». Pour Drieu, les notions de sainteté et d'héroïsme sont synonymes au Moyen Age : « Le héros finit par rejoindre le saint¹⁸. » Le catholicisme médiéval l'intéresse parce qu'il y voit la rencontre du christianisme et du paganisme. Brasillach écrit dans le même sens : « C'est avec les nourritures terrestres et les œuvres terrestres qu'on défend les biens spirituels. Sans armée, les missionnaires sont massacrés, sans croisade, le christianisme dépérit, et les fondateurs d'ordre au Moyen Age le savaient bien qui faisaient de leurs couvents des châteaux forts. Sous je ne sais quel prétexte d'idéalisme niais, on a voulu oublier tout cela aujourd'hui¹⁹. » En fait, ils ne reconnaissent pas l'Eglise actuelle. Brasillach ira même jusqu'à combattre violemment certaines tendances de cette Eglise, qui depuis lors n'ont fait que se développer pour aboutir à *Témoignage Chrétien*, journal catholico-marxiste. A cause de « la virulence du bacille », Brasillach a toujours désigné comme « nos pires ennemis » les démocrates chrétiens, qui ont réalisé « la collusion de l'esprit démocratique dans ses perversions modernes et du prétendu esprit religieux ». Dans *Je Suis Partout*, il a aussi écrit à ce sujet : « La besogne est parfaitement divisée : d'un côté; on brûle les églises, de l'autre, grâce à une importante réserve d'eau bénite, on sanctifie les incendiaires²⁰... Toute collaboration avec le communisme, de quelque prétexte qu'elle se voile, national ou religieux, est un crime contre la nation et contre la foi²¹... Les évêques rouges seront pendus dans leurs chiffons de pourpre, et les curés démocrates éventrés avec leurs enfants de chœur, au pied des croix renversées, et des ciboires souillés d'excréments²². »

José-Antonio Primo de Rivera salue dans le catholicisme un composant essentiel dans l'histoire passée et présente de l'Espagne. Un composant avec lequel il faut compter dans toute ébauche de construction politique nouvelle. Il a regardé l'Histoire. Les Espagnols ont lutté pendant huit siècles contre le péril musulman, ils ont sacrifié leur richesse à leur foi. Les rois ont maintenu l'unité religieuse grâce à des moyens cruels, réprouvés par les papes eux-mêmes. Mais l'épanouissement du siècle d'or est venu, en partie, de la paix restaurée et de l'union de tous en une même croyance. Les grandes figures de cette époque, Isabelle, Charles Quint, Philippe II, les Cisneros (ces grands cardinaux ministres), les Mendoza ont été profondément catholiques. José-Antonio a vu que l'exaltation du génie national coïncidait dans le cas de l'Espagne avec une reconnaissance de ses constantes catholiques. Cependant, en tant que fasciste, il ne pouvait admettre ou tolérer une quelconque ingérence de la religion dans la politique. « La Phalange ne peut considérer la vie comme un simple jeu de facteurs économiques. Elle n'accepte pas l'interprétation matérialiste de l'Histoire. Le Spirituel a été, et est, le ressort décisif dans la vie des hommes et des peuples. Un des aspects prédominants du spirituel est la religion. Aucun homme ne peut manquer de se formuler les éternelles questions sur la vie et la mort, sur la création et sur l'au-delà. A ces questions, on ne peut répondre évasivement, il faut répondre par l'affirmative ou par la négative. L'Espagne a toujours répondu par l'affirmation catholique... Cela veut dire que l'Etat nouveau s'inspirera de l'esprit religieux traditionnel en Espagne, et fixera, avec l'Eglise, les égards et la protection qui sont dus à celle-ci... La formation de l'enfance et de la jeunesse doit être assurée par l'Etat. Un accord intelligent sur ce sujet évitera toute équivoque²³. » Ainsi, il n'y a pas d'ambiguïté, c'est d'une séparation totale de l'Eglise et de l'Etat dont il s'agit. Lorsque José-Antonio a dû affronter la mort, il l'a fait noblement et joyeusement, à la façon païenne. Il avait dit : « Moi je suis le missionnaire de l'Espagne, non le missionnaire de Dieu. »

¹⁷ P. Drieu La Rochelle, *Journal d'un délicat*.

¹⁸ P. Drieu La Rochelle, *Notes pour comprendre le siècle*.

¹⁹ R. Brasillach, *Je Suis Partout*, 17/6/1937.

²⁰ *Idem*, 24/9/1937.

²¹ R. Brasillach, *Je Suis Partout*, 3/9/1937.

²² *Idem*, 8/8/1936.

²³ J.-A. Primo de Rivera, *Œuvres complètes*, p. 92-93.

L'attitude du fascisme envers la religion est donc une attitude d'expectative, de non-ingérence réciproque. Il s'agit en effet de deux mondes différents, même s'ils ne l'ont pas toujours été. Nous sommes maintenant à une époque charnière. La religion n'agit plus sur l'histoire de l'Europe ou du Monde. On a conscience qu'elle suit l'Histoire plus qu'elle ne la fait, qu'elle entérine en quelque sorte involontairement et comme par faiblesse spirituelle la conception marxiste de l'Histoire et du monde. Brasillach avait vu cette conjonction qui fait que l'Eglise, qui a été dans de camp des alliés puis des indifférents, peut demain être dans celui des ennemis. « Nous ne voulons plus d'hommes qui louchent vers "l'au-delà". Nous voulons des hommes libres et qui sentent que Dieu est en eux²⁴. »

LES MYTHES

Le 14 avril 1931 chez José-Antonio, le 6 février 1934 chez Drieu et Brasillach sont des dates symboles. Non pas en elles-mêmes, mais par l'espoir, par l'image qu'elles ont fait naître dans l'esprit de ces trois hommes. Elles ont joué chez eux le rôle de mythes, et ont déclenché chez eux le processus de "fascisation".

Georges Sorel, dans ses *Réflexions sur la violence*, a défini le mythe : « L'expérience nous prouve que des constructions d'un avenir indéterminé dans le temps peuvent posséder une grande efficacité et n'avoir que peu d'inconvénients, lorsqu'elles sont d'une certaine nature ; cela a lieu quand il s'agit de mythes dans lesquels se retrouvent les tendances les plus fortes d'un peuple, d'un parti ou d'une classe, tendances qui viennent se présenter à l'esprit avec l'insistance d'instincts dans toutes les circonstances de la vie, et qui donnent un aspect de pleine réalité à des espoirs d'action prochaine sur lesquels se fonde la réforme de la volonté. Nous savons que ces mythes sociaux n'empêchent d'ailleurs nullement l'homme de savoir tirer profit de toutes les observations qu'il fait au cours de sa vie et ne font point obstacle à ce qu'il remplisse ses occupations normales... Il faut juger les mythes comme des moyens d'agir sur le présent. Selon Mircea Eliade dans *Aspects du Mythe*, le mythe "vivant" fournit des modèles pour la conduite humaine et confère par là-même signification et valeur à l'existence. Ce que Drieu et Brasillach reprochent entre autres à la démocratie parlementaire c'est de n'avoir pas donné à la France et aux Français ces moyens, ces modèles pour agir sur le présent ; ces images qui donnent son sens à une vie. La décadence pour Drieu c'est surtout ce sentiment de vide laissé par la disparition de toute mystique. Le malheur de la démocratie c'est d'avoir « privé la nation d'images, d'images à aimer, d'images à respecter, d'images à adorer.²⁵ » Le péché capital du peuple français, tel que l'a corrompu la démocratie, c'est le manque d'imagination. Qu'est-ce que l'imagination ? « C'est le pouvoir de former des images²⁶. » La démocratie se définit là en quelque sorte comme une absence. Drieu voit la nécessité de pallier ce manque, il écrit dans *Socialisme fasciste* : « Et ces gens, à qui croient-ils ? On les a fait croire à eux-mêmes ; c'est idiot. Il faut leur donner un dieu. Puisqu'il n'y a plus de dieu dans le ciel, donnons-leur un dieu sur la terre. Les dieux naissent sur la terre, puis montent au ciel. » Ce dieu pour lui, cela peut être le Chef, l'Europe, ou bien encore une mission supérieure aux destinées individuelles ; c'est dans tous les cas quelque chose de grand et d'exaltant. Nous débouchons directement sur l'évocation du 14 avril 1931 et du 6 février 1934, qui restèrent les images mythiques du peuple tout entier, sans distinction de classes ou de partis, uni révolutionnairement contre le vieil ordre.

²⁴ H. Rauschning, *Hitler m'a dit*.

²⁵ R. Brasillach, *Je Suis Partout*, 29/1/1943. [N.D.M.S.R. : dans la brochure, le guillemet d'ouverture était absent.]

²⁶ *Idem*, 9/2/1940. [N.D.M.S.R. : dans la brochure, le guillemet d'ouverture était absent.]

14 AVRIL 1931 (proclamation de la République)

« Dans ce matin d'avril, il n'y avait plus ni socialistes, ni libéraux, ni ouvriers, ni bourgeois. Nous ne faisons plus qu'un, nous étions une masse pleine d'espoir qui s'offrait à être modelée par les meilleurs... Si, le 14 avril, il n'y avait pas eu autre chose que les programmes et les hommes connus, on n'aurait pu en espérer grand-chose. Mais il y avait cette autre chose importante : l'allégresse, qui, pour s'exprimer si confusément, n'en contenait pas moins plus de précision que tous les programmes. »²⁷ De cette date, José-Antonio devint fasciste. Retrouver le peuple dans la révolution fut son but et sa justification. Le 14 avril avait échoué, mais il avait tracé la voie à suivre. « Nous ne sommes ni dans le groupe de la réaction monarchiste, ni dans celui de la réaction populiste. En face de la fraude du 14 avril, nous ne pouvons nous joindre à aucun groupe ayant, plus ou moins ouvertement, des intentions réactionnaires ou contre-révolutionnaires, parce que nous, précisément, nous accusons le 14 avril, non d'avoir été violent, non d'avoir été inopportun, mais d'avoir été stérile, et d'avoir frustré, une fois de plus, le peuple Espagnol de la révolution²⁸. »

6 FEVRIER 1934

«... L'on apprenait en quelques lignes, dans les journaux, qu'une quelconque escroquerie mettait en cause le Crédit municipal de Bayonne. Quelques jours plus tard, cette information presque anodine donnait naissance à la plus grave affaire du régime. Nous en avons connu d'autres. Nous avons lu, dans les journaux, que des parlementaires de droite et de gauche avaient "touché", nous nous étions amusés avec quelque mépris de l'affaire Oustric, de l'affaire Hanau, et de cette *Gazette du Franc* que patronnèrent naïvement de si hautes autorités. De tels scandales sont monnaie courante en régime parlementaire. Mais nous n'avions pas encore pu connaître un drame assez vaste, assez riche, assez mystérieux pour secouer tout un pays. La petite affaire d'escroquerie de Bayonne, reléguée en troisième page des gazettes, s'étendait tout à coup. Un escroc juif d'Odessa, Alexandre Stavisky, paraissait au centre d'une redoutable combinaison dont faisaient partie les plus grands noms. On allait l'arrêter, il fuyait en Savoie, on le trouvait mort dans une villa de Chamonix, dans les premiers jours de 1934. Suicide ? On le dit. Assassinat ? C'était plus probable. Désormais, il était impossible d'arrêter l'affaire. Les compromis, la main sur le cœur, juraient n'y avoir point trempé. On découvrait que l'escroc avait bénéficié d'indulgences inexplicables, de remises judiciaires mystérieuses, que tout Paris l'avait reçu. Et pourtant, subitement, personne ne l'avait connu, c'était un misérable sans relations. Tant de mensonges, tant de piètres hypocrisies révoltaient la ville. Dès le début de janvier, la fièvre monta, on arracha les grilles d'arbres boulevard Saint-Germain, on conspuait les parlementaires et les gardes mobiles. Ainsi se préparait-on à l'émeute, – ou à la révolution²⁹. »

Dans l'après-midi du 6 février, les patriotes de toutes opinions se massaient sur la place de la Concorde, aux Champs-Élysées et sur l'Esplanade des Invalides. Des forces imposantes de police avaient été accumulées devant la Chambre pour défendre contre l'indignation populaire les députés et la démocratie parlementaire. Sur d'autres points de la capitale, au Quartier Latin, à Saint-Germain-l'Auxerrois, devant l'Hôtel de Ville, des multitudes de patriotes se pressaient et faisaient entendre la voix puissante et furieuse d'un peuple bien décidé à ne pas supporter plus longtemps le honteux esclavage des politiciens, des concussionnaires. A la Concorde, à dix-sept heures, la vaste place est entièrement occupée par la foule des manifestants. Des colonnes communistes arrivent de la banlieue, répondant à l'appel lancé le matin par *l'Humanité*, et demandant à ses militants de se joindre aux Anciens Combattants.

Une formidable colonne formée par l'Union nationale des Combattants descend les Champs-Élysées. Refoulée sur la rue Royale, elle tente de se diriger vers l'Élysée puis reflue vers la Concorde. La foule s'avance alors, drapeaux déployés, vers le pont. Les barrages de police et de gardes à cheval sont là, formant une haie sombre et menaçante. Le préfet de police Bonnefoy-Sibour, qui fait ses débuts, est pâle et nerveux. Il est vingt-trois heures, le peuple charge, chantant *la Marseillaise*. Le barrage des mobiles flotte, le clairon retentit, c'est l'affolement, des coups de feu claquent, isolés, puis le pont est balayé par les feux de salves. Des citoyens tombent. Le sang du peuple éclabousse le régime. Mais il y survivra...

²⁷ J.-A. Primo de Rivera, *Arriba*, 7/11/1935.

²⁸ J.-A. Primo de Rivera, *Discours*, Madrid, 19/5/1933.

²⁹ R. Brasillach, *Notre avant-guerre*.

« Seuls les révolutionnaires ont compris le sens des mythes et des cérémonies. Mais si le 6 fut un mauvais complot, ce fut une instinctive et magnifique révolte, ce fut une nuit de sacrifice, qui reste dans notre souvenir avec son odeur, son vent froid, ses pâles figures courantes, ses groupes humains au bord des trottoirs, son espérance invincible d'une Révolution nationale, la naissance exacte du nationalisme social de notre pays. Qu'importe si, plus tard, tout a été exploité, par la droite et par la gauche, de ce feu brûlant, de ces morts qui ont été purs. On n'empêchera pas ce qui a été d'avoir été³⁰. » Pierre Drieu La Rochelle fait écho à Robert Brasillach dans la *Nouvelle Revue Française* de mars 1934 : « Ce ne sont pas tous les mois qui nous apportent l'occasion de connaître d'un coup tous les amis que nous avons dans notre ville. Or, en ce mois de février, le 6 et le 9, pour moi je puis dire que j'ai connu tous les hommes qui, dans cette ville, méritent avant les autres le nom d'hommes et sont dignes de l'amitié... Communistes, patriotes : ce n'est pas la même chose... Ils étaient pourtant bien près les uns des autres. A un moment, vers vingt-deux heures, le 6, dans la rue Royale, dans la foule qui se ruait vers la place de la Concorde pour subir la grande pétarade de vingt-trois heures, on chantait pêle-mêle *la Marseillaise* et *l'Internationale*. J'aurais voulu que ce moment durât toujours. »³¹

³⁰ R. Brasillach, *Notre avant-guerre*.

³¹ N.D.M.S.R. : il manquait le guillemet d'ouverture à ce passage. Il n'y a pas de source indiquée.

DEUXIEME PARTIE

CRITIQUES ET PROPOSITIONS

LA DECADENCE

Le déclin n'est pas une catastrophe extérieure, mais une ruine intérieure. Oswald Spengler l'a dit. José-Antonio, Drieu et Brasillach le pensent aussi. Le déclin d'un pays, c'est avant tout le déclin de son régime. Il se produit une adéquation du citoyen au régime sous lequel il vit. Un déclin n'est pas éternel. Lorsque la pente est descendue, il y a rupture, un autre versant commence, le renouveau. En 1940, Drieu et Brasillach ont pu mesurer toute l'étendue des méfaits perpétrés par le régime de démocratie parlementaire sur la France. « Je revois encore ce spectacle, ce soldat debout et éreinté, qui attendait une réponse lente à venir, en contemplant de ses yeux cernés, sans rien dire, cette demi-douzaine d'officiers français qui prenaient leur temps et buvaient le champagne en plein air le jour de la défaite. J'imagine que les mêmes, aujourd'hui, sont gaullistes et revanchards. Mais il y avait déjà longtemps que je pensais que l'abaissement démocratique avait atteint plus profondément qu'on ne croyait le corps et l'âme de l'armée française³². » « C'est une armée de bourgeois et d'embourgeoisés que les Allemands ont battue en mai, une armée de types qui depuis le général jusqu'au simple soldat pensaient principalement à la boustifaille, à la boisson et à en faire le moins possible³³ ». L'homme de la démocratie, le modéré, l'avait emporté. « Le modéré, assis sur son strapontin dans le char de l'Etat, ne croit ni au moteur, ni à l'accélérateur. Le modéré croit au frein. Au fond de lui, il est sûr que les événements sont inéluctables, que la dépossession de ses biens aura lieu, que la guerre aura lieu, que la révolution aura lieu. On ne revient pas en arrière, mais on peut freiner, – on freine contre M. Chautemps en appelant à son secours M. Doumergue ou M. Flandin. On freine contre M. Blum en appelant M. Chautemps. On freinera bientôt avec l'aide de M. Blum contre M. Cachin, peut-être M. Cachin contre M. Dimitrov. C'est que le modéré est essentiellement quelqu'un qui ne croit plus à la France, qui sans trop se l'avouer, mais radicalement et profondément, a perdu l'espoir³⁴. » La décadence, on la voit partout, sous toutes ses formes, toutes ses conséquences. Au milieu de toutes les décadences, il y a la décadence de la violence : « L'homme moderne est un affreux décadent. Il ne peut plus faire la guerre, mais il y a bien d'autres choses qu'il ne peut plus faire. Cependant, avec son infatuation, son arrogance d'ignorant, il condamne ce qu'il ne peut plus faire, ce qu'il ne peut plus supporter³⁵. »

³² R. Brasillach, *Journal d'un homme occupé*.

³³ P. Drieu La Rochelle, *Chronique politique*.

³⁴ R. Brasillach, *Je Suis Partout*, 28/1/1938.

³⁵ P. Drieu La Rochelle, *Journal d'un délicat*.

José-Antonio constate aussi que le même régime entraîne les mêmes maux de l'autre côté des Pyrénées : « La paix et la sieste. Voilà tout ce que désire la plus grande partie de cette Espagne qui vient, par sa Constitution, de renoncer à la guerre parce qu'elle a, par dégénérescence, perdu le goût de l'héroïsme³⁶. » Drieu dresse un portrait saisissant de cette France d'avant quarante... Mais cette image est éternelle. « Les ouvriers, plus bourgeois que les bourgeois, ne voyant dans les mouvements sociaux qu'une spéculation cyclique sur les salaires, tout juste capables d'être antifascistes comme la bourgeoisie était capable d'être anti-communiste, aussi incapables d'être communistes que d'être fascistes, mais applaudissant de loin à une Russie d'opéra, incapables de devenir patriotes quand un lointain speaker moscovite le leur demande, mais très capables de redevenir défaitistes et détracteurs au tout premier signal ; les paysans honteux de leur état et se résignant âcrement à gagner de l'argent – tout cela c'était la France et la France – n'était plus que cela³⁷. » Dans *Gilles* il écrit : « La France n'était plus qu'une vaste académie, une assemblée de vieillards débiles et pervers où les mots n'étaient entendus que comme des mots. » Un peuple absurde et médiocre, notre peuple, moins absurde, moins médiocre toutefois que les vrais responsables, ceux qui l'avaient mené là. Ceux qui l'avaient mené là, c'était les politiciens de la démocratie parlementaire. C'était la démocratie d'un Blum qui, comme l'a écrit Drieu, n'a pas redonné les couleurs de la santé à la France mais l'a fardée. Brasillach a vigoureusement dénoncé ces prototypes de démocrates, vivant « de » la France et non « pour » la France. « Le monopole de l'erreur continue... Blum, celui qui s'avouait incapable de diriger sa vie, mais que l'idée de jouer un rôle excitait dans sa vanité³⁸. » C'est bien un rôle qu'il joue dans un gouvernement qui est « une synthèse de nos divers scandales financiers et autres », où s'agitent des « canailles » comme ce misérable Reynaud avec son « frémissement mexico-alpin de Mickey Mouse élevé à la Comédie Française »³⁹.

Avant d'aborder la critique du libéralisme et de ses conséquences, démocratie parlementaire et marxisme, il était bon de dresser en quelque sorte un décor politique vivant, car on ne peut séparer la démocratie parlementaire de son milieu de décadence et de médiocrité.

LIBERALISME.

Du libéralisme vient tout le mal. Le libéralisme politique a donné naissance aux partis politiques et à la démocratie parlementaire. De son côté, le libéralisme économique a donné naissance au capitalisme, à la lutte des classes et au marxisme. Le libéralisme est le point de départ de la décomposition politique et sociale d'un pays. « Quand, en mars 1762, un homme néfaste appelé Jean-Jacques Rousseau publia le *Contrat social*, la vérité politique cessa d'être une entité permanente... Jean-Jacques Rousseau supposait que la totalité du peuple a une âme supérieure, différente de chacune des nôtres, et que ce "moi" supérieur est doté d'une volonté infaillible, capable de définir à chaque instant le juste et l'injuste, le bien et le mal. Et comme cette volonté collective, cette volonté souveraine ne s'exprime que par le suffrage – c'est-à-dire que le groupe le plus nombreux l'emporte sur le moins nombreux pour deviner la volonté supérieure – il en résultait que le suffrage, cette force des petits papiers enfermés dans une urne, avait le don de vous dire, à chaque instant si Dieu existe ou n'existe pas, si la vérité est ou n'est, pas la vérité, si la Patrie doit subsister ou s'il vaut mieux qu'à un moment donné elle se suicide. Comme l'Etat libéral fut un serviteur de cette doctrine, il s'érigea, non plus en exécuter consciencieux des destins de la Patrie, mais en spectateur des luttes électorales. Pour l'Etat libéral, il importait seulement qu'un nombre déterminé de messieurs fussent assis autour des tables de vote ; que les élections fussent commencées à telle heure et finies à telle autre ; que les urnes ne soient pas brisées, comme si ce n'était pas le destin de toutes les urnes d'être brisées. Ensuite il fallait scrupuleusement respecter ce qui sortirait des urnes, comme si cela importait en quoi que ce fût. C'est-à-dire que les gouvernements libéraux ne croyaient même pas à leur propre mission ; ils ne croyaient pas qu'eux-mêmes fussent là pour accomplir un devoir respectable, mais que tout ce qui pensait le contraire et se proposait d'attaquer l'Etat, pour le bon ou le mauvais motif, avait autant de droit que lui de le dire et de le faire que les gardiens dudit Etat le droit de le défendre. De là vint le système démocratique, qui est essentiellement le plus ruineux système de gaspillage des énergies. Un homme doué pour la très-haute fonction de gouverneur, qui est la plus noble des fonctions humaines, devait consacrer 80, 90 ou 95% de son énergie à appuyer des réclamations administratives, à faire de la propagande électorale, à somnoler sur les bancs du Parlement, à aduler les électeurs, à endurer leurs impertinences parce qu'il allait recevoir le pouvoir des

³⁶ J.-A. Primo de Rivera, *Haz*, 19/7/1935.

³⁷ P. Drieu La Rochelle, *Chronique Politique*.

³⁸ R. Brasillach, *Je Suis Partout*, 22/5/1937.

³⁹ R. Brasillach, *Je Suis Partout*, 22/1/1943.

maines desdits électeurs ; à supporter les humiliations et les vexations de ceux qui, à cause de sa fonction presque divine de gouvernant étaient tenus de lui obéir ; et si, après tout cela, il lui restait un répit de quelques heures la nuit, ou de quelques minutes rognées sur un repos précaire, alors il pouvait songer un peu à ses fonctions de gouvernant.

« Vint ensuite la perte de l'unité spirituelle des peuples, car le système fonctionnant d'après les majorités, tous ceux qui voulaient profiter du système devaient s'efforcer d'obtenir la majorité des suffrages. Et il fallait se les procurer en les volant, si nécessaire, aux autres partis : et pour cela, il ne fallait pas hésiter à les calomnier, à déverser sur eux les pires injures, à truquer délibérément la vérité, à ne manquer jamais une occasion de mentir ou de salir. Ainsi, la Fraternité étant un des postulats que l'Etat libéral exposait sur un fronton, il n'y eut jamais un exemple de vie collective où les hommes insultés, ennemis les uns des autres, se soient sentis moins frères que dans la vie turbulente et énervante de l'Etat libéral.

« Et finalement l'Etat libéral nous apporta l'esclavage économique, parce qu'on disait aux ouvriers avec une tragique ironie : "Vous êtes libres de travailler comme vous l'entendez ; nul ne peut vous forcer à accepter telle ou telle condition ; mais, comme nous sommes riches, nous vous offrons les conditions qui nous conviennent ; vous êtes citoyens libres, donc vous n'êtes pas obligés de les accepter ; mais vous êtes citoyens pauvres, donc, si vous refusez nos conditions, vous mourrez de faim, entourés de la plus grande considération libérale." Ainsi, dans les pays possédants, les parlements les plus brillants et les institutions démocratiques les plus perfectionnées, vous n'avez qu'à parcourir quelques centaines de mètres au-delà des quartiers de luxe pour découvrir d'infests taudis où vivent confinés les ouvriers et leurs familles, dans une promiscuité quasi animale. Et vous trouverez des travailleurs des champs qui, de l'aurore au coucher du soleil, se tuent à la tâche, en pleine chaleur, gagnant, pour toute l'année, grâce au libre jeu de l'économie libérale, de quoi ne pas mourir de faim trop vite. Voilà ce qui a fait naître le socialisme et sa naissance était justifiée, nous n'escamotons aucune vérité. Les ouvriers eurent à se défendre contre ce système qui ne leur faisait que des promesses mais ne se souciait pas de leur fournir des conditions de vie décentes.

« A présent, le socialisme, qui avait été une réaction légitime contre l'esclavage libéral, s'est corrompu, parce qu'il a engendré d'abord l'interprétation matérialiste de la vie et de l'histoire ; ensuite l'esprit de représailles, enfin le dogme marxiste de la lutte des classes. Le socialisme, surtout celui que construisent impassibles dans la froideur de leurs bureaux, les apôtres marxistes auxquels les ouvriers font confiance ; le socialisme ne voit, dans l'Histoire, qu'un jeu de ressorts économiques, le spirituel disparaît, "la Religion est l'opium du peuple", la Patrie est un mythe pour exploiter les déshérités. Tout cela, le socialisme le dit. Il n'y a plus que la production, l'organisation économique. Ainsi, les ouvriers n'ont qu'à bien presser leurs âmes pour qu'il n'y reste pas la moindre goutte de spiritualité. Le socialisme n'aspire pas à rétablir une justice sociale détruite par le mauvais fonctionnement des Etats libéraux, il aspire à la vengeance : il va plus loin, dans l'injustice, que les systèmes libéraux. Enfin, le socialisme proclame le dogme monstrueux de la lutte des classes, le dogme selon lequel cette lutte est fatale et doit nécessairement se déchaîner parce qu'il n'est rien, dans la vie, qui puisse l'apaiser. Et le socialisme, qui faisait une juste critique du libéralisme, nous a apporté, par un autre chemin, la même chose que le libéralisme : la division, la haine, la séparation, l'oubli de tout lien de fraternité et de solidarité entre les hommes⁴⁰. »

Après cette critique synthétique de José-Antonio où nous avons vu, comme l'a écrit Spengler, que : « Libéralisme et Bolchevisme ne sont pas deux antipodes de la pensée et du vouloir, c'est la forme primitive et la forme avancée, le début et la fin d'un même mouvement »⁴¹, nous allons revenir sur les différents points qui la constituent, et d'abord le rationalisme et le libéralisme. « Il s'était tant promené partout en France, il avait tant regardé chaque chose, il avait plongé avec tant de dévotion et de vigilance dans ce passé, comme dans une jeunesse. Il avait le sentiment si fort, si farouche de ce qui avait été en France la force de jeunesse et de création. Ce n'était point le rationalisme. Le rationalisme, c'est l'agonie de la raison. Oui, il y avait eu une raison française, mais si vive, si dure, si naïve et si large, embrassant tous les éléments de l'être. Pas seulement le raisonnement mais l'élan de la foi ; pas seulement le ciel mais la terre ; pas seulement la ville mais la campagne ; pas seulement l'âme mais le corps – enfin tout. La France avait eu le sens de tout, elle l'avait perdu⁴². » Pour Drieu, le rationalisme, père des immortels principes abstraits de 1789, représente en quelque sorte le mal, car ce qui compte dans la raison c'est la fusion entre la foi, ou la mystique, et la compréhension humaine. Sans la mystique, la raison est une chose estropiée ; c'est exactement cela qu'est le rationalisme. Le rationalisme du XVIII^e siècle a engendré l'excès de matérialisme du XIX^e et du XX^e siècle.

⁴⁰ J.-A. Primo de Rivera, Discours, Madrid 29/10/1933.

⁴¹ Oswald Spengler, *Années décisives*.

⁴² P. Drieu la Rochelle, *Gilles*.

Le libéralisme, a écrit Maurras, « est la doctrine qui fait de la liberté le principe fondamental par rapport auquel tout doit s'organiser en fait, par rapport auquel tout doit se juger en droit ». En vertu de ce principe, « l'Etat libéral ne croit en rien, pas même en soi. L'Etat libéral admet que tout soit mis en doute, même sa propre existence. Pour l'homme d'Etat libéral, il est licite de penser que l'Etat doit être chargé !... Tel un capitaine de navire se demandant s'il vaut mieux arriver ou couler. L'attitude libérale est une manière de prendre en plaisanterie son propre destin »⁴³. Ainsi, écrit Barrès dans *Leurs figures*, « nous avons pratiqué un régime politique où le principe de l'irresponsabilité était posé de la base au sommet de l'Etat : irresponsabilité du corps électoral, irresponsabilité du pouvoir législatif, irresponsabilité du pouvoir exécutif (sauf pour le cas de haute trahison), celui d'incompétence n'étant pas retenu »... « Donner sa démission, c'est le seul acte que savent accomplir les hommes politiques en France »⁴⁴. »

EGALITARISME

José-Antonio, Drieu, Brasillach nient le principe égalitaire et surtout ses conséquences néfastes qui sont les “Droits de l'Homme”. Quels droits ? Quel homme ? Chaque homme est un être unique, « L'égalité ne fut jamais de ce monde, la vie sort de l'inégalité. L'intelligence du plus fort est la seule justice connue »⁴⁵. » Il importe, en effet, de faire pièce à cette philosophie apologétique de la médiocrité et de l'envieux ratage qui proclame l'égalité des individus, par alignement sur les moins travailleurs ou les moins doués. Non, les hommes, s'ils sont égaux en *droit*, ne le sont pas *droits* : c'est à chacun par ses qualités propres, ses différences qu'il appartient de conquérir sa place dans la société. Il n'y aurait pas de progrès possible dans une société d'égaux, le progrès naît de l'inégalité des compétences et des talents.

DEMOCRATIE PARLEMENTAIRE

« Au Palais-Bourbon, le vol, tant qu'il n'y a pas scandale, n'est qu'une faute contre le goût : quelque chose qui coupe l'estime sans délier les intérêts. Dans aucun parti, on ne fait difficulté d'admettre un voleur, s'il a du gosier et de l'estomac, c'est-à-dire de l'aplomb et de la métaphore »⁴⁶. » C'est sur cette citation pleine de verve barrésienne qu'il convient d'aborder l'expression politique des “immortels principes” que constitue la démocratie parlementaire.

⁴³ J.-A. Primo de Rivera, *El Fascio*, 16/3/1933.

⁴⁴ Ph. Pétain, *Messages*, 4/6/1941.

⁴⁵ P. Drieu La Rochelle, *Gilles*.

⁴⁶ P. Drieu La Rochelle, « Le Fait », *N.R.F.*, Juin 1941.

La démocratie parlementaire donne la prépondérance à ceux qui savent parler au lieu de la donner à ceux qui savent agir. La démocratie politique consiste dans le choix des individus capables par des individus incapables, ce qui est proprement absurde. En effet, « à quels signes ces moins capables reconnaîtraient-ils les plus dignes puisque leur esprit de peu capables ne leur permet point de se représenter une capacité plus grande que la leur »⁴⁷. La démocratie parlementaire est mauvaise parce qu'elle ne peut porter au pouvoir que de fausses élites, des démagogues et non pas des conducteurs de peuple. La démocratie, c'est la corruption, la ploutocratie. « Toute démocratie n'est jamais qu'une oligarchie de puissants entrepreneurs ligüés pour satisfaire leurs intérêts individuels, aux dépens des intérêts de la nation, et son assemblée d'intérêts dégénère rapidement en une assemblée d'appétits⁴⁸. » Dans *L'Avenir de l'intelligence*, Maurras explique l'égalité : démocratie = ploutocratie. « De quoi dépendent les élections ? – De l'opinion publique. Mais qui fait cette opinion ? – C'est la presse. Qui meut la presse ? – C'est l'argent. » « Dans les élections, l'intrigant a l'avantage sur l'honnête homme, parce qu'il ne recule pas devant les moyens qu'un candidat honorable dédaigne... d'ailleurs, l'élection elle-même est une fiction absurde ; ou vous demandez que l'électeur dépose son vote d'après sa conviction personnelle, et c'est demander l'impossible ; ou vous voulez que l'électeur vote pour un candidat désigné par un comité électoral, et alors vous n'avez plus d'élection, mais une nomination opérée par une petite coterie⁴⁹. » Ainsi, nous voyons ce qu'est cette démocratie ; « qui repose uniquement sur le truquage, sur le “viol des opinions”, sur la falsification, sur la manœuvre de dernière heure, sur la perversité électorale, sur le mensonge »⁵⁰.

DROITE -GAUCHE

L'électoratisme démocratique, le libéralisme tenant que toutes les opinions se valent, ont donné naissance aux “choses” que l'on nomme “droite” et “gauche”. Le peuple alors s'est pris au jeu et a brisé l'unité nationale. Il a pris l'habitude, à l'âge de raison, de se faire répertorier comme étant “à droite” ou “à gauche”. Drieu, Brasillach, José-Antonio se sont vigoureusement élevés contre ces absurdités politiques et sociologiques. Ils ont dénoncé également et pêle-mêle, droite, gauche, extrême-droite et extrême-gauche. En les dénonçant, ce sont les conservateurs, c'est le capitalisme, c'est le marxisme, c'est la conjonction du capitalisme et du marxisme qu'ils ont dénoncés.

⁴⁷ G. Valois, *L'Homme qui vient*.

⁴⁸ *Idem*. Il manquait les guillemets de fermeture.

⁴⁹ B. Malon, *Le Socialisme intégral*.

⁵⁰ R. Brasillach, *Je suis partout*, 16/6/1941.

Tandis que Drieu vise l'ensemble de la société : « Le monde de droite et le monde de gauche... se séparent pour le partage des bénéfices »⁵¹, Brasillach met seulement en cause les élites, ou prétendues telles. Connivence des capitalistes et des marxistes, des intellectuels et du pouvoir, des catholiques⁵² et des communistes, « ...un écheveau d'intérêts », l'« Organisation du silence et de la lâcheté », ce qu'il appelle : « La pourriture du régime ». Drieu rejette « ce rêve d'extrême-droite qui hante quelques cervelles ici-et-là, et qui nous remettrait par une réaction délirante, par une restauration érudite et gâteuse, par une opération perverse, dans un Moyen Age empaillé, dans une fausse jeunesse évoquée par de perfides procédés de magie historique »⁵³. Brasillach confirme : « Ce n'est pas un retour en arrière que nous désirons. C'est beaucoup plus, au contraire, une marche en avant, cette marche en avant qu'ont entravée successivement en France les conservateurs imbéciles, les radicaux vendus aux puissances d'argent, les socialistes internationalistes et les communistes esclaves de Moscou⁵⁴. » José-Antonio a eu à lutter contre les milieux de « droite » et les conservateurs qui tentaient d'user de la Phalange comme d'une gardienne musclée de leurs intérêts. José-Antonio qualifie « la Droite –cette chose absurde, diffuse, vague, craintive et intrigante que l'on appelle “la Droite” ». Ce qui faisait le plus souffrir José-Antonio, ce qui l'excitait jusqu'à la fureur, c'était le “je m'enfoutisme” conservateur. Ses fines lèvres se crispaient en une moue de mépris en faisant allusion à ceux qui sans donner une peseta, n'ayant pas un geste courageux face aux marxistes, exigeaient que la Phalange Espagnole répondît à la criminalité socialo-communiste d'une manière plus forte. Ceci le faisait sortir de ses gonds et contribua indubitablement à accentuer son dédain pour une classe sociale, qui, ayant perdu toute qualité héroïque, confiait son salut à l'audace des autres. Un exemple de cette lutte contre la réaction nous est donné lorsque, en 1935, José-Antonio dut intervenir dans les affaires du Mouvement à Malaga et à Santander, où la Phalange était tombée sous le contrôle des conservateurs. Dans les deux cas, le chef destitua les responsables qui appartenaient à la réaction et confia l'organisation provinciale de la Phalange à des ouvriers. Dans un discours à Madrid, le 9 avril 1935, José-Antonio dit : « La droite veut conserver la Patrie, l'unité, l'autorité, mais elle se désintéresse de l'angoisse de l'homme, de l'individu, du semblable qui n'a pas de quoi manger... La droite et la gauche couvrent leur insuffisance avec des mots. Les uns invoquent la Patrie sans la ressentir ni la servir le moins du monde ; les autres voilent leur dédain, leur indifférence par le problème profond de l'homme, de formules qui ne sont que des manifestations verbales sans aucune signification. » Ainsi la “droite” et la “gauche” se rejoignent-elles dans une même impuissance politique, dans leur domaine respectif. Cela tient bien évidemment au fait qu'elles sont deux forces complémentaires, qui, réunies, constituent la force du peuple tout entier, mais que la démocratie parlementaire a artificiellement fractionnée, jusqu'à en bloquer toute expression nationale.

CAPITALISME

Nous abordons maintenant les problèmes du capitalisme et du marxisme ainsi que celui de leur conjonction contemporaine. La source des méfaits du capitalisme c'est, bien entendu, le libéralisme et ses conséquences. Remontons à la “Révolution” de 1789 ; en supprimant, d'une part toute hiérarchie de droit, en proclamant sur le plan politique l'égalité de tous, la Révolution, pour la première fois, semble-t-il, dans l'histoire de l'Occident, a créé en droit une société légalement sans élite. Mais, en affirmant, d'autre part, le droit absolu de la propriété sans nul souci de sa fonction sociale, elle instituait en fait une élite légalement sans devoirs. A la place des hiérarchies décapitées, elle a institué la seule élite qui subsistât, celle de la fortune. La révolution politique s'est ainsi associée à la révolution économique pour instaurer l'omnipotence de l'argent. La Révolution a libéré le pouvoir économique, elle a affranchi de toute règle la puissance du capital et du capitalisme. L'individu l'a emporté sur le collectif. Le capital d'instrument qu'il était est devenu le maître de sa prolifération désordonnée et asocial.

⁵¹ P. Drieu La Rochelle, *Socialisme fasciste*.

⁵² *Sic* pour catholiques ?

⁵³ P. Drieu La Rochelle, *Genève ou Moscou*.

⁵⁴ R. Brasillach, *Je Suis Partout*, 12/1/1937.

« ...Le capital est un instrument économique, et, en tant qu'instrument économique, il doit être au service du tout économique et non du bien-être personnel de quiconque. Les réservoirs de capital sont comme les réservoirs d'eau : ils n'ont pas été faits pour que quelques privilégiés organisent des régates à leur surface, mais pour régulariser le cours des rivières et faire tourner les turbines des barrages⁵⁵. » José-Antonio a bien vu la tendance mortelle du capitalisme à envahir l'Etat et à le détourner de sa mission collective. « ...Le système capitaliste dédaigneux et réfractaire à la socialisation éventuelle de ses bénéfices est le premier à solliciter la socialisation de ses pertes quand les choses tournent mal⁵⁶. » L'harmonisation du capital et du travail, l'association capital-travail, José-Antonio a été le premier à montrer quelle supercherie constitue cette tarte à la crème de nos technocrates conservateurs se piquant de « donner dans le social ». « Combien de fois avons-nous entendu dire à des hommes de droite : "Nous sommes dans une nouvelle époque, il nous faut un Etat fort... Il faut harmoniser le capital et le travail... Nous devons trouver une forme de vie corporative." Je vous assure que tout cela ne veut rien dire, ce ne sont que des bulles d'air... Harmoniser le capital et le travail ! C'est comme si l'on disait : je vais m'harmoniser avec cette chaise ! Quand on parle d'harmoniser le capital et le travail, ce que l'on veut faire, c'est continuer à entretenir une minorité de privilégiés sans valeur avec le travail de tous, des patrons aussi bien que des ouvriers⁵⁷. » Si le capitalisme est une tyrannie économique, le marxisme, lui, est une tyrannie politique pseudo-scientifiquement basée sur des lois économiques. Des deux côtés, une tyrannie abstraite, étrangère à l'homme dans sa conception, mais dramatiquement concrète dans ses effets oppressifs inhumains.

MARXISME

« Il y a une tyrannie à laquelle nous ne pourrions jamais nous soumettre, c'est celle des lois économiques. Car, étant donné qu'elle est complètement étrangère à notre nature, il nous est impossible de progresser sous elle. Elle devient insupportable parce qu'elle est d'un rang trop inférieur. C'est là que se trouve le critérium ; c'est là qu'il faut choisir même sans demander de preuves. On a ou non le sens de la hiérarchie des valeurs, et toute discussion est impossible avec ceux qui nient cette hiérarchie⁵⁸. » C'est le cas des marxistes. « Karl Marx était un juif allemand qui, devant les fabriques anglaises de Manchester, et tout en formulant des lois implacables sur l'accumulation du capital et sur la production et les intérêts des patrons et des ouvriers, écrivait à son ami Frédéric Engels des lettres où il disait que les ouvriers étaient une plèbe et une racaille dont il ne fallait s'occuper que dans la mesure où ils pouvaient servir à la vérification de ses doctrines⁵⁹. » Drieu La Rochelle, dans *Socialisme fasciste*, a effectué une critique en règle de l'objectif marxiste qu'est « la dictature du prolétariat ».

« I. – Une classe ne peut exercer le pouvoir politique qui appartient toujours à une élite indépendante des classes. Il n'y a donc pas eu de pouvoir exercé successivement par la noblesse et la bourgeoisie. Il n'y en aura point par le prolétariat. La lutte des classes de Marx, pour la conquête du pouvoir, est donc sans objet.

« II. – D'ailleurs, nous sommes toujours en présence d'un complexe de classes qui sont sans cesse en mouvement et en renouvellement. S'il y a lutte à l'intérieur de ce complexe, c'est une lutte diffuse et infinie qui ne peut donc se réduire définitivement, ainsi que le dit Marx, en un duel aboutissant au triomphe net et total d'une classe.

« III. – Si nous remplaçons l'idée de deux classes qui luttent pour conserver ou conquérir la primauté politique par l'idée de plusieurs classes qui s'agitent autour des privilèges sociaux et d'avantages matériels, nous voyons qu'il n'y a pas remplacement d'une classe par une autre, mais fusion d'éléments anciens dans une nouvelle formation qui correspond à de nouveaux besoins et qui vit sous le signe d'une nouvelle technique. Il n'y a pas remplacement d'une classe moins nombreuse, fatiguée, inférieure virtuellement, par une classe plus nombreuse, fraîche, bientôt supérieure. Mais la masse supérieure de la société, sans cesse renouvelée par les pertes et le recrutement, s'oriente dans une nouvelle direction, il travers des violences plus ou moins caractérisées. Si la distribution sociale, l'inégalité relative tendent à s'atténuer entre cette masse et la masse inférieure, c'est d'une façon insensible, par un processus indéfini. Il nous faut donc rejeter la thèse de la lutte des classes aboutissant dans la perspective de la révolution par le prolétariat. » Plus loin, il écrit : « Une classe ne gouverne pas, elle appuie une équipe de gouvernement. Cette idée du gouvernement des autres classes par une classe vient de l'erreur suivante : on confond le pouvoir

⁵⁵ J.-A. Primo de Rivera, Conférence, Valladolid, 3/3/1935.

⁵⁶ José-Antonio Primo de Rivera, *Nouvelle lumière en Espagne*, mai 1934.

⁵⁷ J.-A. Primo de Rivera, Conférence, Madrid, 9/4/1935.

⁵⁸ Ernst Von Salomon, *Les Réprouvés*.

⁵⁹ J.-A. Primo de Rivera, Conférence, Valladolid, 4/3/1934.

politique avec les privilèges sociaux... Voyez aujourd'hui en Europe la situation sociale, et comme elle est loin, après quatre-vingt-dix ans, de ce que Marx en attendait, de ce que ses disciples impénitents continuent d'en attendre. Certes, il va encore dans les grandes villes une immense masse vaguement intellectuelle, qui recouvre l'immense masse plus ou moins manuelle. Mais entre les deux masses, il y a une zone d'interpénétration répandue partout, inégale, fluctuante, subtile, où les différences sont impossibles à marquer. A quel moment l'ouvrier devient-il petit bourgeois soit comme ouvrier d'élite, soit comme contremaître, soit comme artisan plus ou moins indépendant, soit comme employé, soit comme petit commerçant ? A quel moment le petit bourgeois, ainsi en devenir, cesse-t-il d'être tout à fait ouvrier ? Et combien d'individus vont et viennent entre les deux masses ? » En dénonçant, d'autre part, la bureaucratie soviétique, Drieu devance la critique qu'en fera en 1956 Milovan Djilas⁶⁰ : « Le prolétariat n'est pas la classe privilégiée : la nouvelle classe privilégiée en Russie est une bureaucratie, une nouvelle classe qui se compose, selon le processus que nous avons indiqué, d'éléments pris partout. Les bolcheviks, intellectuels nourris d'histoire, ont prétendu, selon une fausse interprétation, confisquer la révolution russe, immense et vague, au profit du prolétariat, comme ils croyaient qu'on avait fait avant eux pour la bourgeoisie. Mais ils ont seulement créé une nouvelle équipe gouvernementale aussi étroite ou plus étroite que les autres, et une nouvelle classe privilégiée. Sous ce double cercle, la masse russe (paysans et ouvriers) demeure forcément exclue du pouvoir politique – cette réalité à jamais interdite aux masses. D'autre part, la dictature exercée au nom du prolétariat n'a aboli ni l'existence des classes ni leur multiplicité. On voit subsister, ou se creuser, les unes en face des autres, au moins trois classes : ouvriers, paysans et bureaucrates. Et cette division tripartite dissimule mal déjà une plus grande variété⁶¹. »

On voit qu'à l'injustice sociale Marx n'oppose qu'une utopie, l'idée d'une classe unique qui accomplirait une révolution universelle. Que deviennent, dans la doctrine, les peuples liés à leur sol, à leur patrie et à leurs traditions ? Où sont les prolétariats nationaux ? Le *Manifeste communiste* est plus abstrait encore que le *Contrat social*, c'est l'*Unstaat*. Le marxisme est affligé d'une autre tare. C'est une doctrine purement terrestre, eudémoniste et matérialiste. Comme pour la bourgeoisie capitaliste, les grands principes voilent ici bien mal un utilitarisme irréductible. L'homme, dit Marx, doit s'assurer les conditions concrètes qui lui permettent de réaliser les fins à sa portée ; les seuls qu'il doive se proposer. Marx enferme donc l'humanité dans un programme de progrès social strictement limité. Il lui interdit la création de l'imprévisible, surtout le regard qui va au-delà de la vie terrestre. Le socialisme marxiste n'est que l'atroce contrepartie de l'industrialisme outrancier. Il entretient la lutte perpétuelle des classes. Il en vit. En conséquence, Brasillach a cru pouvoir écrire : « Ceux qui aident d'une façon ou d'une autre le communisme marxiste, de l'intérieur ou de l'extérieur, ceux qui s'imaginent travailler ainsi pour leurs pays et non pas pour une entreprise démoniaque, commettent non pas une erreur, non pas une faute, mais un crime »⁶². Brasillach demande alors : « La dissolution immédiate des partis marxistes inféodés à l'étranger et l'internement à vie des dirigeants et députés communistes⁶³. »

Drieu La Rochelle a remarqué longtemps avant Raymond Aron et James Burnham que le capitalisme et le communisme ne sont que deux côtés d'un même mouvement. Il a écrit : « Le capitalisme se fait démocratique et le communisme se fait libéral ; l'un et l'autre sont profondément matérialistes⁶⁴. » Il montre que ce qui unit vraiment les Russes et les Américains c'est « un idéal de production de fer blanc »⁶⁵. Or, un idéal de « production de fer blanc », ce n'est pas un idéal pour un homme d'Occident.

⁶⁰ Milovan Djilas, *La Nouvelle classe*.

⁶¹ P. Drieu La Rochelle, *Socialisme fasciste*.

⁶² R. Brasillach., *Je Suis Partout*, 12/7/1942.

⁶³ *Idem*, 3/6/1938.

⁶⁴ P. Drieu La Rochelle, *Chronique politique*.

⁶⁵ *Idem*.

OCCIDENT

“Occident”, le terme est lancé. Il importe donc, avant d’aller plus avant, d’apporter certaines précisions. Et d’abord, qu’est-ce en fait que la “civilisation occidentale” ? Certains vont jusqu’à parler de mythe que l’on serait bien incapable de définir. Pourtant Louis Rougier l’a très simplement défini. « On convient d’appeler civilisation occidentale la civilisation qui est née autour du bassin de la Méditerranée dans l’Antiquité classique, sous la double influence de la Grèce et de Rome, qui a rayonné en Europe au Moyen Age sous le couvert de la chrétienté ; qui a débordé, au cours des temps modernes, sur le Nouveau Monde, en particulier en Amérique du Nord ; et qui, sous la forme de civilisation technicienne, tend à envahir aujourd’hui le monde entier⁶⁶. » L’absence de tout axe spirituel dans cette “civilisation technicienne” fait qu’il y a crise. Nous arrivons à une brisure telle que celle que le Bas-Empire romain a pu connaître. Mais ce qui caractérise la civilisation occidentale, parmi les vingt et une autres recensées par Arnold Toynbee, c’est qu’à travers d’innombrables mécomptes, elle ne s’est finalement pas dérobée aux défis qui la menaçaient. Elle les a relevés et s’est efforcée de les surmonter, à force d’énergie morale et de courage intellectuel.. Le fascisme représenterait peut-être ainsi une réponse au défi de cette “civilisation technicienne” sans attache spirituelle avec l’homme.

FASCISME ET NATIONALISME

Le moment est maintenant venu de tenter une définition positive du fascisme et d’abord dans ses rapports avec le nationalisme auquel on l’identifie souvent.

« Mort Mussolini, mort Hitler, mort Codreanu, mort José-Antonio, mort Szalassy, exilé et poursuivi Degrelle, Brasillach assassiné, les partis fascistes interdits par la loi dans tous les pays... pourquoi cette polémique incessante contre le Fascisme écrasé sur les champs de bataille, si celui-ci ne représentait pas un enseignement permanent, universel, qui menace... ses ennemis⁶⁷ ? »

« La Nation n’est pas une réalité géographique, ni ethnique, ni linguistique ; elle est essentiellement une unité historique. Un groupe d’hommes sur un morceau de terre n’est une nation qu’en fonction de l’universel ; s’il accomplit un destin particulier dans l’Histoire, un destin qui n’est pas celui des “autres”. Ce sont toujours les autres qui nous démontrent que nous sommes “quelqu’un”. Dans la vie en commun de l’Univers, chaque nation est ce que ne sont pas les autres. On ne les connaît que par les modalités selon lesquelles elles accomplissent un destin à la fois particulier et universel⁶⁸. » Le Fascisme n’est pas, comme on le croit trop souvent un nationalisme. La Nation n’est pas sa fin, mais son moyen. Ses liens avec la Nation sont très étroits, ce sont au départ des liens organiques très nombreux et très serrés. C’est pourquoi il est nécessaire de définir la Nation fasciste. José-Antonio a très précisément dégagé la notion de son destin, pour lui, comme pour Enrico Corradini, l’un des pères du fascisme italien, la Nation c’est d’abord une mission qui s’accomplit, et si possible une grande mission. C’est le fil d’Ariane que suit le peuple dans sa continuité historique. Mais cet aspect “missionnaire”, essentiellement futur de la Nation, n’est qu’une extrémité du mouvement à l’autre bout duquel se trouve “l’héritage” national, au sens barrésien du terme. Dans *L’Homme à cheval*, Drieu a écrit : « Mais peut-on vivre après une série de ses ancêtres sur un sol sans être gagné par les esprits de ce sol ? » En effet, il n’est pas nécessaire pour être français d’avoir une longue lignée d’ancêtres limousins, il suffit de vouloir consciemment et effectivement participer à la destinée cohérente de la Nation. La Nation démocratique n’a pas de destinée cohérente, de mission dans l’universel, elle n’a qu’un présent et qu’un passé. Un peuple a une existence “sentimentale” par le sang, le sol, “l’esprit profond”, une existence culturelle par la langue, la pensée, enfin, une existence politique par l’Etat-Nation, par la mission historique.

⁶⁶ Louis Rougier, *Le Génie de l’Occident*.

⁶⁷ Hebdomadaire portugais *Agora*, 4/11/1967.

⁶⁸ J.-A. Primo de Rivera, *F.E.*, 7/12/1933.

ETAT-NATION

Pourquoi l'Etat-Nation ? La démocratie implique la primauté de la Nation sur l'Etat. L'Etat commande parce que les gouvernants sont les représentants de la Nation. La théorie de la souveraineté nationale signifie que la collectivité populaire, la masse des individus composant la Nation possède la souveraineté, ou plus simplement qu'elle choisit directement ou indirectement les gouvernants. Jamais on n'enregistre la volonté nationale mais seulement son substitut, qui est la décision du corps électoral. Il s'agit de s'approcher le plus près possible de l'équation "Nation = corps électoral". D'autre part, le corps électoral, par lequel la Nation s'exprime, exprime la volonté de l'Etat, dont il est l'un des organes constitués. Le corps électoral apparaît ainsi comme l'organe tant de la Nation que de l'Etat, entre lesquels il établit le rapport fondamental qui constitue la base du gouvernement démocratique.

Le Fascisme nie radicalement la primauté de la Nation, en tant que réalité distincte et autonome. L'Etat est une réalité antérieure et supérieure à la Nation. C'est l'Etat qui crée la Nation, qui lui permet de s'épanouir. Plus qu'une théorie de la Nation-Etat, le Fascisme est une théorie de l'Etat-Nation. Ce n'est pas la Nation qui crée l'Etat, comme dans la vieille conception naturaliste qui servait de base aux études des publicistes des Etats nationaux du XIX^e siècle. Au contraire, la Nation est créée par l'Etat qui donne au peuple, conscient de sa propre unité morale une volonté, et par conséquent une existence effective. La Nation se confond donc avec l'Etat, et, faute d'une personnalité propre, elle ne saurait accomplir aucun acte juridique et, notamment, l'un des plus importants : désigner des représentants. En abolissant la distinction Etat-Nation, le Fascisme s'oppose le plus radicalement que l'on puisse imaginer à la théorie de la souveraineté nationale, puisque la Nation non seulement n'est plus souveraine, mais n'existe plus en tant que telle. En régime fasciste, la souveraineté et la responsabilité des gouvernants, réelle, remplace la souveraineté factice et irresponsable du peuple en régime démocratique. En régime fasciste il n'y a pas d'antinomie entre l'individu et l'Etat. « Le point de vue qui oppose l'individu à l'Etat et qui considère leurs souverainetés comme antagoniques est faux⁶⁹. » « Le jour où l'individu et l'Etat, intégrés, rendus à une harmonie totale, n'auront plus qu'une fin, qu'un seul destin, qu'un seul sort à courir, alors l'Etat pourra être fort sans être tyrannique, parce qu'il n'emploiera sa force que pour le bien et la félicité des sujets⁷⁰. » L'unité nationale du peuple est une nécessité politique et sociale dans l'Etat fasciste. « L'union que nous voulons, c'est l'union à la base, l'union du peuple paysan, ouvrier, intellectuel. Entre les communistes et nous, entre les socialistes et nous il n'y a que l'épaisseur de leurs chefs. C'est peu. Quelques traîtres. Quelques professionnels du mensonge. Quelques imbéciles⁷¹. » Ce que le Fascisme veut, c'est l'activité unitaire du peuple tout entier en vue de la réalisation de missions supérieures d'intérêt collectif. « Le Fascisme n'est pas une tactique – la violence –. C'est une idée – l'unité –. Face au Marxisme, qui affirme comme un dogme la lutte des classes, face au libéralisme qui exige automatiquement la lutte des partis, le Fascisme soutient qu'il y a quelque chose de permanent, de transcendant, d'essentiel : l'unité historique appelée "Patrie" (l'Etat-Nation). La Patrie c'est l'unité indispensable de tous au service d'une mission historique, d'un destin suprême commun, qui assigne à chacun sa tâche, ses droits et ses sacrifices... Le Fascisme est né pour allumer une foi, non de droite (car la droite prétend tout conserver, même ce qui est mauvais), non de gauche (car la gauche prétend tout détruire, même ce qui est bon), mais une foi collective, créatrice parce que populaire⁷². » « Aujourd'hui plus encore qu'hier, en nous formant en un seul faisceau de combat, nous ne sommes définitivement, "ni de droite, ni de gauche". Nous sommes "d'Espagne", de la justice, de la communauté totale du destin national, du peuple en tant qu'intégration victorieuse des classes et des partis⁷³. » Le Fascisme "fait" donc du nationalisme, mais il ne s'agit pas d'un nationalisme vague. Tout nationalisme vague est une défense capitaliste. Le nationalisme est l'axe de l'activité fasciste. Un axe, ce n'est pas un but. C'est un tremplin vers la révolution sociale et européenne. Le nationalisme n'est qu'un moment dans l'évolution du Fascisme, mais c'est le premier moment, donc le plus important

⁶⁹ J.-A. Primo de Rivera, conférence « Etat, Individu, Liberté », 4/4/1935.

⁷⁰ J.-A. Primo de Rivera, Discours, Madrid 9/4/1935.

⁷¹ R. Brasillach, *Je Suis Partout*, 2/5/1942.

⁷² J.-A. Primo de Rivera, *A.B.C.*, 22/3/1933.

⁷³ J.-A. Primo de Rivera, *F.E.*, 22/2/1934.

LE CHEF

On reproche au Fascisme son “führerisme”, c’est-à-dire son culte du chef poussé, croit-on, à ses conséquences extrêmes. Or n’oublions pas que Mussolini lui-même a été déposé par le Grand Conseil fasciste. Il convient donc d’expliquer un peu le “pourquoi” de ce système reposant sur un seul homme.

Dire qu’un homme en vaut un autre est un point de vue marxiste. « Ce n’est pas la masse qui crée, ni la majorité qui organise ou réfléchit, mais toujours et partout l’individu isolé, l’individu supérieur. Il est donc nécessaire de favoriser dans la communauté, quant au commandement et à l’influence, les éléments reconnus supérieurs et de s’occuper d’accroître particulièrement leur nombre. Il ne s’agit plus de fonder sur l’idée de la majorité, mais sur celle de la personnalité. Ainsi voit-on naturellement se dessiner cette hiérarchie du mérite, et voit-on apparaître à son sommet le meilleur. « L’Humanité normale débouche, à son stade supérieur, sur des forts en thème, que le thème soit l’administration ou l’armée, ou la construction impeccable d’un gratte-ciel, d’une automobile ou d’un ordinateur. En dessous de ces esprits normaux qui se sont distingués, pâit l’immense troupeau des êtres normaux qui ne se sont pas distingués. L’Humanité c’est eux : quelques milliards d’êtres humains au cerveau moyen, au cœur moyen, au train-train moyen. Et voilà qu’un jour, brusquement, le ciel d’un pays est traversé par le grand éclair foudroyant de l’être qui n’est pas comme les autres, dont on ne sait pas encore au juste ce qu’il a d’exceptionnel mais qui a quelque chose d’exceptionnel. Cet éclair-là atteint dans l’immense foule des forces de la même origine que la sienne, mais atrophiées et qui, recevant le choc émetteur, se raniment, répondent, correspondent, à petite échelle, sentant néanmoins leur vie transformée. Ils sont animés, soulevés par des fluides qui n’avaient jamais atteint leur vie normale et dont ils n’avaient jamais soupçonné qu’ils transperceraient leur existence. L’homme de génie est ce formidable poste émetteur et récepteur, qu’il s’appelle Alexandre ou Gengis Khan, Mahomet ou Luther, Victor Hugo, Mussolini ou Adolf Hitler. Les génies entraîneurs de peuples, les génies, enchanteurs de couleurs, de volumes et de mots, sont projetés, à des degrés plus ou moins intenses, vers des destins inéluctables⁷⁴. » Ces hommes d’exception nouent avec le peuple des fils de communication qui ne sont pas strictement mentaux, mais poétiques et religieux. Ces liens au bout du compte se rejoignent en un seul lieu élémentaire, humain, éternel ; la communion d’homme à homme qui a marqué toutes les grandes entreprises de l’Histoire. Cet homme, c’est l’inspirateur de la Nation, son âme, celui qui concilie l’action et la pensée supérieures. Mais : « Un individu ne peut rien commencer, il ne peut pas créer de toutes pièces une machine politique : il ne peut que prendre en main un élan collectif, le serrer et le projeter. Pour un élu, il faut beaucoup d’appelés. Il faut que beaucoup d’hommes cherchent, réfléchissent, agissent, pour qu’ensuite le meilleur d’entre eux, lancé par eux, les relance à son tour⁷⁵. » Celui-là porte alors le principe de responsabilité à son plus haut degré. Tant qu’il en a les capacités, tant que le peuple se reconnaît en lui, il assume le destin national, il en répond. « Etre responsable, c’est être capable de répondre de ce que l’on a fait. Le sentiment de la responsabilité est la caractéristique de l’être sain et normal. Le goût de la responsabilité est le signe distinctif du chef. Le besoin de responsabilités de plus en plus grandes exprime le pouvoir d’ascension d’un homme dans la hiérarchie nationale⁷⁶. » L’Etat fasciste est une hiérarchie des responsabilités. Les responsabilités s’étendent à tous les échelons du corps national selon un schéma organique. Pourquoi et quelles en sont les modalités ?

⁷⁴ Léon Degrelle, *Hitler pour 1000 ans*.

⁷⁵ P. Drieu La Rochelle, *Socialisme fasciste*.

⁷⁶ Maréchal Pétain, *Messages*, 8 juillet 1941.

L'HOMME

« Si nous demandons à l'Histoire ce qu'est l'Homme l'Histoire nous répond que l'Homme est un être social et que, toujours on l'a observé en société. » Cette affirmation du vicomte de Bonald, le fascisme y souscrit. Il n'y a pas de destin purement individuel. On peut dire que depuis des millénaires on n'a pas rencontré d'homme *in abstracto* : toujours on l'a observé en société même si celle-ci était "primitive". L'Homme est toujours "en situation" au milieu des autres et du cadre sociologique qu'ils forment autour de lui. La société n'est pas une association volontaire, c'est un "agrégat naturel", comme le dit Charles Maurras. Elle n'est pas voulue, elle n'est pas élue, elle est, simplement. L'Homme est en société, elle lui est imposée à sa naissance, il ne peut en sortir volontairement que par la mort. Il n'y a pas de contrat entre celui-ci et celle-là. Il y a une communauté où l'Homme n'a de droits qu'autant qu'il a de devoirs. Pour le fascisme, il y a un rapport proportionnel entre les devoirs et les droits d'un même individu. Celui-ci ne possède pas a priori de droits. « L'homme doit être libre, mais il n'existe pas de liberté si ce n'est au sein d'un ordre⁷⁷. » Ce qui fait dire à André Gide que : « Le bonheur n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir⁷⁸. » En effet, cette acceptation représente en elle-même une phase de l'enchaînement liberté – responsabilité – participation dont l'homme peut faire usage au sein de l'ordre social d'une société. Ainsi, la société dans la conception fasciste n'est pas une pure somme d'individus plus ou moins irresponsables, mais un organisme qui possède une vie propre et des fins propres, qui transcendent celles des individus, et une valeur spirituelle et historique. Dans la société fasciste, chacun à la place qui lui convient est responsable du travail qu'il effectue non seulement pour lui mais encore pour contribuer à l'effort de la communauté tout entière vers des objectifs supérieurs. L'individu sait enfin pourquoi il vit, il prend conscience de son utilité, de sa valeur essentielle à la place qu'il occupe dans le corps de la société, il n'est plus le rouage anonyme d'une société matérialiste, inhumaine et stérilisante, mais un membre conscient, responsable et créateur au sein d'un organe du corps social. Pour le fascisme il n'y a pas d'ambiguïté, l'Homme est la cause, le moyen de toute politique, mais la société en est la fin exclusive.

⁷⁷ J.-A. Primo de Rivera, Valladolid, 3/3/1935.

⁷⁸ A. Gide, préface à *Vol de Nuit*.

FASCISME = DEMOCRATIE ORGANIQUE

Les régimes de type parlementaire ou présidentiel se targuent d'être "démocratiques". En fait, ils consacrent le pouvoir absolu de l'argent en système capitaliste et sont le règne des coteries et des comités formés de banquiers et de gros industriels, c'est-à-dire des élites à rebours. Depuis l'Éclésiaste athénienne et mis à part des assemblées populaires de quelques cantons suisses qui approchaient ou approchent d'une véritable Démocratie, tous les autres régimes issus de la Constitution américaine ou des "Immortels principes de 1789" se sont servis du mot magique pour cacher le pouvoir de puissances occultes qui n'avaient en vue que leur propre intérêt, même si celui-ci semblait correspondre parfois avec celui de la Patrie et du peuple. Ces régimes ploutocratiques ont défiguré le visage de la Démocratie et l'ont transformé, pour employer un langage marxiste, en "superstructure d'oppression". Le régime fasciste, lui, est une forme avancée de Démocratie, que l'on pourrait qualifier de "Démocratie organique". Démocratie, car le peuple tout entier participe aux mouvements du régime ; "organique", car il ne s'agit pas d'une unique assemblée populaire comme celle d'Athènes, mais d'une association pyramidale des forces réelles du pays rassemblées en syndicats de producteurs. Il s'agit, en fait, d'une forme de Démocratie adaptée à l'ère de la révolution industrielle et technologique et visant à en rétablir l'adéquation psychologique, sociale et politique entre l'homme et les forces qu'il utilise. Sur le plan politique, on a pu voir en France, en mai-juin 1968, cette inadéquation fondamentale entre d'une part, les hommes du gouvernement et la majorité parlementaire, représentant non le peuple mais les comités et coteries des puissances d'argent, et, d'autre part, le pays réel, les producteurs en révolte contre un Etat qu'ils ne reconnaissaient pas comme le leur. Dans une Démocratie organique, c'est-à-dire dans un régime fasciste, l'Etat c'est les producteurs. C'est-à-dire ceux qui exercent une activité quelconque dans l'intérêt national, donc en fonction d'objectifs communautaires. José-Antonio Primo de Rivera, Robert Brasillach et Drieu La Rochelle se sont exprimés dans le même sens à ce sujet. « Notre pays est fondé sur des organismes absurdes qui ne représentent rien puisqu'ils ne représentent que les individus unis selon la loi de l'intérêt électoral. Les intérêts réels sont ailleurs, qu'il s'agisse des intérêts des producteurs unis selon la loi de leur production ou qu'il s'agisse des intérêts des consommateurs⁷⁹. » « Nous devons créer une société où les responsabilités politiques et les responsabilités économiques soient rapprochées et fécondées les unes par les autres. Nous devons créer une république syndicaliste⁸⁰. » Cette république syndicaliste, que Mussolini, revenant sur ses erreurs, voudra créer, à Salò, en 1943, trop tard. José-Antonio, dès 1933, en avait posé les principes : « Nous concevons l'Espagne comme un gigantesque syndicat de producteurs... Nous organiserons la société espagnole selon un système de syndicats verticaux par branches de production, au service de l'économie nationale tout entière... Les syndicats de producteurs devront avoir leurs ressources propres, nationalisation des banques, du crédit. La plus-value de la production doit rester au pouvoir du syndicat. Nous imposerons, sans défaillance, un ordre de choses nouveau, sans affamés, sans politiciens professionnels, sans caciques, sans usuriers, et sans spéculateurs⁸¹. » Cette organisation politique et économique sera implacablement anticapitaliste, implacablement anticomuniste. Car si la situation ouvrière dans les régimes capitalistes est une situation de sous-développement culturel et scientifique, dans les régimes communistes c'est d'une situation de sous-développement politique tout autant qu'économique dont il s'agit. Dans *Arriba* du 25 mars 1935, José-Antonio dresse un tableau synthétique des objectifs à atteindre : « Nous voulons un Etat syndicaliste, garantissant la production nationale dans toutes ses industries et dans toutes ses activités – Nous voulons la disparition des joutes stériles des partis et le rétablissement des normes de solidarité nationale fraternelle – Nous voulons que l'existence des ouvriers ne soit pas à la merci de bourgeois cupides, ni de manœuvres politiques frauduleuses – Nous voulons que la totalité des richesses nationales soit mise au service des intérêts nationaux et soumise à la discipline de l'Etat syndicaliste. » Ainsi la Révolution tendra à créer une société organique selon une conception qui tend à considérer l'individu à travers les fonctions qu'il remplit au sein de la communauté, autrement dit comme membre spécifié du corps social. Le socialisme fasciste n'a rien à voir avec le socialisme marxiste ou le socialisme réformiste des sociaux démocrates ou des démocrates chrétiens. Le socialisme fasciste n'est pas un schéma doctrinal à réaliser à tout prix avec ou contre ceux auxquels il doit s'appliquer. Ce n'est pas non plus un point oméga, un paradis terrestre, mais futur, que l'on fait miroiter aux masses. Non, le socialisme fasciste est un socialisme humain car il épouse la vie, il fait confiance à l'homme, il l'utilise tel qu'il est, et non tel qu'il devrait être. Dans l'Etat fasciste, ce ne sont pas les doctrinaires mais les producteurs qui construiront empiriquement le socialisme. Le fascisme est un socialisme en devenir qui ne s'achève jamais parce que son idéal se déplace sans cesse. C'est un socialisme héroïque.

⁷⁹ R. Brasillach, *Je Suis Partout*, 5/2/1936.

⁸⁰ P. Drieu La Rochelle, *Avec Doriot*.

⁸¹ J.-A. Primo de Rivera, *Œuvres complètes*, p. 341 et 180.

L'EUROPE

« La raison est sur le vieux cap de l'Europe, d'où partit, il y a trois mille ans, la civilisation blanche. »

(Robert Brasillach, *Je Suis Partout*, 24-12-1942.)

« Quand je parle de patrie pour moi, je parle de l'Europe. »

(Drieu La Rochelle, La comédie de Charleroi.)

Le fascisme est, et a toujours été, à vocation européenne. Il vise à créer une Europe nationaliste.

« Pour lui, il y avait l'Europe. Depuis 1918, il croyait à l'Europe. Qu'est-ce que c'était ? Plusieurs forces à nouer sans en froisser aucune, en respectant chacune et en la prenant dans sa vie profonde⁸². » Effectivement, l'entreprise est difficile mais tout ce qui est grand est difficile. Dans *Les chiens de paille*, Drieu écrit : « Les nazis se sont avérés incapables de faire l'Europe socialiste, ce qui aurait été leur justification. » Il semble en effet maintenant démontrer, après deux guerres mondiales, qu'aucun Etat d'Europe ne peut unir les autres autour de lui *ferro et igni*. Robert Brasillach l'a bien vu : « Sans la France indestructible et l'Allemagne indestructible, aucune paix ne pourra jamais s'établir en Europe. Si l'on essaie d'anéantir l'une ou l'autre, les germes de guerre renaîtront sans cesse. Non seulement l'Allemagne est la seule puissance au monde qui puisse aujourd'hui barrer la route à la révolution marxiste, que cela nous plaise ou non, mais au-delà même de ce fait, l'Allemagne est au centre de l'Europe et y restera toujours: sans sa force rien n'est donc possible⁸³. » N'oublions pas que l'unité des peuples se fait non par un acte de libre volonté mais sous la pression d'événements extérieurs, d'une manière générale face à un danger ou un ennemi commun. Les exemples des unités italienne et allemande, de l'union sacrée des "démocraties" en 1914-18 et 1940-45 sont là pour justifier ce processus qui n'est pas seulement historique mais naturel. « J'ai toujours été un nationaliste qui se renonçait dans l'Europe, un philosophe de la force qui croyait de moins en moins dans l'utilité de la force entre Européens⁸⁴. » Contre qui ou sous la pression de quel danger se fera l'Europe ? Pour Drieu, elle se fera face à la montée des races et civilisations non blanches. Pour Brasillach, elle se fera contre la Russie soviétique. Les deux hypothèses sont à envisager, peut-être même peuvent-elles se conjuguer... Dans tous les cas, il importe de faire justice de l'aberration consistant à croire que l'Europe économique entraînera, par un enchaînement fatal, l'Europe politique. L'expérience récente nous montre la fausseté de ce calcul issu du cerveau de technocrates consciemment ou inconsciemment à la solde du grand capital international. Ce calcul accordait la première place aux choses avant de l'accorder à l'homme. On a cru qu'un idéal de boîtes de conserves ferait des Européens, on n'a pas fini de se tromper. L'Europe sera d'abord politique, ensuite économique. Il faut, avant tout, encourager les pays de l'Est sous le joug de la Russie soviétique à appliquer le principe de langue – nationalité – souveraineté. Il faut d'abord terminer un cycle historique, celui du nationalisme et des patries avant de pouvoir entrer dans l'ère européenne qui est celle d'un "grand" nationalisme, d'une "grande" patrie, d'un "grand" socialisme.

L'ESPRIT

A la fin de cette deuxième partie, on peut constater que ce n'est pas à un seul maître, à un seul doctrinaire que le fascisme doit sa pensée. Il est d'ailleurs né des faits, et d'une expérience parfois tâtonnante, plutôt que de la réflexion. Cela est parfaitement normal, car le fascisme c'est la vie, et la vie ce n'est pas un certain nombre de recettes de cuisine à appliquer. Le fascisme, on le dit souvent, et sans doute y a-t-il une grande part de vrai, est un esprit. C'est un esprit anticonformiste d'abord, antibourgeois ; et l'irrespect y a sa part. C'est un esprit opposé aux préjugés, à ceux de classe comme à tout autre. C'est l'esprit même de l'amitié dont le fascisme veut qu'il s'élève jusqu'à l'amitié nationale. Le fascisme n'est pas une église ; c'est un stade. Le fascisme n'est pas un parti ; c'est un mouvement. C'est la volonté de toujours se dépasser, le mépris de toutes les stagnations, de tous les statismes, de toutes les jouissances paisibles dont les régimes actuels sont le symbole.

Il n'y a pas de fascisme véritable sans une idée qui montre à tous les perspectives d'une œuvre grandiose. L'esprit du fascisme consiste avant tout à pénétrer chacun de la grandeur de la tâche accomplie par tous et à donner ainsi à chacun une joie

⁸² F. Drieu La Rochelle, *Gilles*.

⁸³ R. Brasillach, *Journal d'un homme occupé*.

⁸⁴ P. Drieu La Rochelle, *N.R.F.*, octobre 1941.

intérieure, une occupation profonde, un objet vital qui éclairera et transformera sa propre existence. Les objectifs sont fixés ; à l'intérieur, instaurer la Démocratie organique, à l'extérieur, faire l'Europe nationaliste. Mais d'abord, la Révolution, par la Jeunesse, pour la Jeunesse, contre le régime.

TROISIEME PARTIE

JEUNESSE ET REVOLUTION

« Le Fascisme peut ouvrir la porte du pouvoir avec la clé de la légalité, mais il peut être aussi astreint à la défoncer du coup d'épaulé de l'insurrection. »

(B. Mussolini, *Œuvres complètes*, tome III.)

« Je pose ici comme postulat que la jeunesse ne peut se refuser à la révolution, quelles que soient les conditions nationales et les conséquences internationales de cette révolution. »

(P. Drieu La Rochelle, *Socialisme fasciste*.)

« Celui qui s'incline devant les règles établies par l'ennemi ne vaincra jamais. »

(L. Trotsky, *Leur Morale et la nôtre*.)

NON-SENS DE L'HISTOIRE

Pour le Fascisme il n'y a pas de fatalité historique, pas de "sens de l'Histoire" obligatoire. Le matérialisme historique marxiste postule que ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine la réalité ; c'est au contraire la réalité sociale qui détermine leur conscience. L'homme n'a pas de volonté historique propre, il est lié, conditionné par un milieu en marche vers un Age d'Or communiste inéluctable. Le Fascisme nie ce messianisme et s'y oppose révolutionnairement.

« Il y a des heures où la volonté de quelques hommes brise le déterminisme et ouvre de nouvelles voies. Quand vous déplorerez le mal présent et que vous craindrez le pire, on vous dira : ce sont les lois de l'Histoire. Ainsi le veut l'évolution. On vous l'expliquera savamment. Redressez-vous, Messieurs, contre cette savante lâcheté. C'est plus qu'une sottise, c'est le péché contre l'esprit⁸⁵. » Le Fascisme ne croit pas à la fatalité en histoire. Il n'y a pas d'obstacle que des volontés suffisamment tendues ne puissent briser. Ce qui fait l'Histoire, c'est l'Homme. » Nietzsche dit essentiellement : « L'homme est un accident dans un monde d'accidents. Le monde n'a pas de sens général. Il n'a de sens que celui que nous lui donnons, un moment, pour le développement de notre passion, de notre action. » Sur cette base métaphysique, le Fascisme a pu poser ses affirmations de départ.

« 1 – Si le monde n'a pas de sens, il n'est sûrement pas ce monde marxiste qui, en dépit des rétractations qu'ont multipliées Marx et Engels, est au fond un monde hégélien et induit un sens du "progrès", aboutissant au "triomphe prolétarien". Le principe nietzschéen, épars dans l'air, entre 1900 et 1920, a préparé les esprits à briser l'horizon déterminé dans lequel les marxistes avaient cru les enfermer.

« 2 – Cet appel constant, qui sort de chaque ligne de la Volonté de Puissance, au déploiement à tout prix des passions et de l'action a trouvé un écho certain et prompt dans le sentiment moteur du fascisme mussolinien ou hitlérien, la croyance dans l'action quelle qu'elle soit, dans la vertu de l'action. Au contraire, pour les marxistes, il y avait deux choses avant l'action: d'à bord le développement de la matière, l'enchaînement des conditions matérialistes de l'Histoire; ensuite la pensée qui épousait ce mouvement ; et, enfin seulement, l'action.

« 3 – Nietzsche, en posant sous la forme de la Volonté de Puissance l'autonomie de l'homme au milieu de l'univers, et l'autonomie de l'action de l'homme, indique par voie de conséquence que la cellule de l'énergie humaine, du mouvement social, c'est l'individu capable du maximum d'action, l'individu d'élite, le maître. Il pose ainsi de façon implicite le double élément social sur quoi se fonde le fascisme : le chef et le groupe qui entoure le chef⁸⁶.

⁸⁵ De Gaulle cité par J.-R. Tournoux, *La Tragédie du général*.

⁸⁶ P. Drieu La Rochelle, *Socialisme fasciste*.

L'Histoire invoquée par le Fascisme n'est plus celle des conservateurs, c'est une Histoire non plus statique, mais dynamique où les images et les exemples du présent finissent par compter bien davantage que les leçons du passé. Le Fascisme sait que les hommes qui gagnent ne sont pas ceux qui sont dans le "sens de l'Histoire" mais ceux qui sont dans le sens de la Vie qui dépasse de beaucoup l'Histoire. Ce sont ceux qui acceptent le jugement de la force et la décision du sang. Par l'action, l'homme donne un sens à sa vie. Cet activisme, c'est avant tout celui de la Jeunesse. Pour Drieu, c'est de la Jeunesse que découlent la vitalité et l'élan qu'il considère comme étant si nécessaires dans la vie. « Je demande que la jeunesse française voie d'abord en face les choses du passé le plus récent, de la réalité la plus fraîche : les révolutions de ces vingt dernières années ont été faites, comme toutes les révolutions, par des guerriers contre des pacifistes. Le bolchevik est un guerrier qui se dresse contre le guerrier aristocrate ou bourgeois, mais aussi contre le pacifiste menchevik. Le fasciste est un guerrier qui se dresse contre le pacifiste bourgeois ou socialiste aussi bien que contre le guerrier communiste⁸⁷ ». Les hommes véritables, pour Drieu, ce sont ceux qui obéissent au plus profond de leur être sans nul autre souci que de satisfaire leur passion d'absolu. Cette passion d'absolu, l'homme la trouve dans la Révolution. Vouloir la Révolution, c'est vouloir atteindre une pureté ; pureté politique, pureté sociale, pureté de soi-même dans une action où l'on s'engage tout entier, pour une vie d'homme. Ce qu'il faut, c'est, au travers de son action, marquer l'Histoire. Le fasciste aspire à "laisser des traces". Or, la "trace" la plus éclatante pour le Fascisme, c'est la Révolution.

⁸⁷ P. Drieu La Rochelle, *Socialisme fasciste*.

CONDITIONS POUR LA REVOLUTION

« Nous avons préféré aller, comme l'a dit notre camarade Ledesma Ramos, par le chemin de la Révolution, par le chemin d'une autre Révolution, et par le chemin de la vraie Révolution. Parce que toutes les révolutions ont été incomplètes jusqu'à maintenant, car aucune n'a servi à la fois l'idée nationale de la Patrie et l'idée de la justice sociale. Nous intégrons ces deux choses : la Patrie et la Justice sociale, et résolument, catégoriquement, sur ces deux principes inébranlables, nous voulons faire notre Révolution⁸⁸ ». La réaction croit que les révolutions sont inutiles. Nous croyons joyeusement qu'elles sont nécessaires. La réaction s'oppose à de nouvelles révolutions, du moins qui prolongeraient pour quelque côté les précédentes. Nous les voyons en train et nous nous en réjouissons⁸⁹. » La société actuelle ne croit plus en elle-même. Le doute est partout ; dans les livres, les films, les Universités, au Parlement. « Une société qui sait qu'elle doit se réformer, c'est qu'elle a conscience de sa propre injustice, et une société qui se croit injuste n'est pas capable de se défendre avec vigueur⁹⁰. » La société croule, le régime est à prendre. C'est la Jeunesse qui le prendra, et en particulier l'élite de cette Jeunesse, celle qui entreprend, qui bâtit, qui risque, qui se fait tuer. Mais cette Jeunesse ne doit pas perdre de vue que : « Les rébellions sont toujours le résultat pour le moins de deux ingrédients : le premier, diffus, est un élément intérieur, un manque de raison interne dans le régime en vigueur. Il faut que cet élément existe pour qu'une rébellion se produise avec des chances de triomphe. Pour qu'une rébellion soit seulement tentée, il faut qu'il y ait un certain mécontentement, un manque de raison de vivre dans le régime contre lequel la rébellion éclate. Cela est indubitable : des rébellions n'ont jamais éclaté que contre des régimes qui commençaient à devenir caducs. D'autre part, il faut qu'il existe un élément historique énergique qui, exploitant cet état de défaillance, ce manque de raison interne de vivre dans l'état politique qu'il s'agit de détruire, se lance à l'attaque avec plus ou moins de succès⁹¹. » Cet élément historique c'est l'élite révolutionnaire : « S'il faut fort peu de gens pour tenir le gouvernement, il n'en faut guère plus pour subvertir ce gouvernement. Quelques centaines de meneurs qui viennent au hasard de toutes les classes et qui se répandent dans la foule, et qui travaillent pour quelques chefs : voilà ce qui suffit⁹² ». La Révolution sera une révolte des forces instinctives contre l'absurde tyrannie de la Raison, une utilisation opportune des catastrophes instructives et fécondes, l'affaire de jeunes iconoclastes qui, pris d'une fureur sacrée, détruisent l'ordre condamné pour en établir un autre plus conforme au génie national. Faire la vraie Révolution c'est unir la Vie et la Raison. La Jeunesse, jeunes ouvriers, jeunes paysans, jeunes employés, étudiants, lycéens même, enfin tout ce qui en France est jeune d'âge ou d'esprit sera l'instrument privilégié de la Révolution de la Vie contre ce régime et cette société de la décadence et de la mort.

⁸⁸ J.-A. Primo de Rivera, *Œuvres complètes*, p. 194.

⁸⁹ P. Drieu La Rochelle, *Socialisme fasciste*.

⁹⁰ J.-A. Primo de Rivera, Discours, Madrid, 19/5/1935.

⁹¹ J.-A. Primo de Rivera, Cortes, 25/1/1935.

⁹² P. Drieu La Rochelle, *Socialisme fasciste*.

JEUNESSE FASCISTE

José-Antonio, Drieu et surtout Brasillach ont beaucoup parlé d'elle, cette réalité et cette espérance. Soixante-dix pour cent des effectifs de la Phalange de José-Antonio étaient composés de jeunes de vingt ans. Ce n'étaient pas des idéologues. Tout ce que la plupart d'entre eux savaient c'est qu'ils appartenaient à un mouvement révolutionnaire, fasciste et désireux de changer la société dans le sens d'une plus grande justice sociale. José-Antonio parle de « La valeur juvénile, révolutionnaire et forte des jeunesses fascistes.⁹³ » Brasillach se dit : « Amoureux d'un fascisme français à construire, plein du rêve d'une jeunesse chantante et forte⁹⁴. » Pour lui, la Révolution allemande, c'est la Révolution de la Jeunesse : « Quelle que soit la façon dont on la juge, l'Allemagne nationale-socialiste aura donné à notre temps un enseignement de jeunesse. Non seulement par ses stades, par ses chantiers, par ses groupements, par cette gloire constante de l'adolescence qui frappe à chaque pas dans ce pays, mais encore plus par l'esprit qui l'anime. Par la jeunesse physique et réelle de tant de ses dirigeants à l'intérieur du parti, dans les régions, dans les administrations. Par la hardiesse de tant de ses conceptions. Par la volonté qu'elle a de continuer son passé et de s'incarner dans les nouvelles formes. Par l'absence de "pose", par la simplicité de ceux qui ont le pouvoir de créer et qui n'en sont point accablés, qui, au contraire, acceptent ce poids avec allégresse, comme on accepte précisément dans l'adolescence tous les fardeaux et tous les avènements. Chaque pays a son visage particulier, qu'il n'est pas question de rendre semblable aux autres : mais au-delà des différences, il y a quelques lois universelles. La plus rigoureuse d'entre elles est la nécessité de conserver, si l'on veut vivre, l'esprit éternel de la jeunesse créatrice⁹⁵. » Le Chancelier Adolf Hitler a exalté en effet la jeunesse allemande, il a su trouver les mots qu'elle attendait, lui fixer les tâches auxquelles elle aspirait. « Les organisations de jeunes ont un devoir sacré, aider à la résurrection de notre pays⁹⁶... La jeunesse allemande de l'avenir doit être svelte et souple, rapide comme le lévrier, résistante comme le cuir et dure comme l'acier de Krupp. Nous devons fournir un nouveau type d'homme, afin que notre peuple ne succombe pas à la décadence de l'époque⁹⁷ ». Cette apologie de la force juvénile, disponible pour toutes les entreprises, la jeunesse allemande y a répondu. Les démocraties ont été épouvantées devant cette jeunesse qui ressemblait si peu aux siennes. Pourtant Nietzsche avait écrit dans sa *Généalogie de la morale* : « Exiger de la force qu'elle ne se manifeste pas comme telle, qu'elle ne soit pas une volonté de terrasser et d'assujettir, une soif d'ennemis, de résistance et de triomphes, c'est tout aussi insensé que d'exiger de la faiblesse qu'elle manifeste de la force. » Ces jeunes fascistes : « Ils voyaient miroiter sans arrêt devant eux le scintillement impérial. Ils voulaient une nation pure, une race pure. Ils aimaient souvent à vivre ensemble dans ses immenses réunions d'hommes où les mouvements rythmés des armées et des foules semblent les pulsations d'un vaste cœur. Ils ne croyaient pas aux promesses du libéralisme, à l'égalité des hommes, à la volonté du peuple. Mais ils croyaient que du chercheur indépendant au chef d'industrie, au poète, au savant ou au manœuvre, une nation est une exactement comme est une équipe sportive. Ils ne croyaient pas à la justice qui s'épanche dans les paroles, mais ils appelaient la justice qui règne par la force. Et ils savaient que de cette force pourrait naître la joie. Car l'extravagance des adversaires du Fascisme se trouve avant tout dans cette méconnaissance totale de la joie fasciste. Joie qu'on peut critiquer, joie qu'on peut même déclarer abominable et infernale, si cela nous chante, mais joie. Le jeune fasciste, appuyé sur sa race et sur sa nation, fier de son corps vigoureux, de son esprit lucide, méprisant les biens épais de ce monde, le jeune fasciste dans son camp, au milieu des camarades de la paix qui peuvent être les camarades de la guerre, le jeune fasciste qui chante, qui marche, qui travaille, qui rêve, il est tout d'abord un être joyeux. Le comitard radical, le maigre conspirateur judéo-socialiste, le consommateur d'apéritifs, de motions, et de compromis, peut-il comprendre cette joie ?⁹⁸. » Non, il ne le peut pas, pas plus qu'à l'heure actuelle il ne comprend cette jeunesse qui aspire à "autre chose", qui refuse de s'intégrer dans ces régimes où elle ne se reconnaît pas, où on ne lui propose rien qui réponde à ses aspirations. Seule une petite partie de la jeunesse s'intègre au système, une petite partie débile pour qui vivre c'est déjà survivre. Maurice Bardèche, le beau-frère de Robert Brasillach, les a décrits : « Il serait injuste de ne pas saluer ces petits fonctionnaires de la vingtième année. Cette frange de séminaristes a existé à toutes les époques, on la reconnaît à ses faux-cols. Sous le règne de Napoléon, on se plaignait déjà de ces petits gourmés. Les nôtres ont un faux-col purement moral. Ne voulant pas rejeter le conformisme (pour toutes sortes de raisons), ils s'en sont fait bravement un corset. Coiffés du melon démocrate chrétien, ne sortant jamais sans leur parapluie marxiste, ils vont de chapelle en chapelle et multiplient les genuflexions de leur pèlerinage : un point à l'envers et un point à l'endroit, un point pour le *Nouvel Observateur* et un pour l'E.N.A., un pour l'antiracisme, un pour le cinéma. Cette graine de préfets fleurit sur les parterres bourgeois des facultés et à l'ombre des sacristies. Elle ressemble beaucoup à la jeunesse par le velouté de la peau et quelques particularités du bassin. Les naturalistes éclairés prétendent toutefois qu'il s'agit en réalité d'une race précoce de vieillards décrite dans les zoologies sociales. depuis un siècle et demi et dont les spécimens les plus communs sont désignés dans la langue vulgaire sous le nom de culs-bénits⁹⁹. » Justice étant faite de cette fausse jeunesse,

⁹³ J.-A. Primo de Rivera, Discours, Madrid. 19/5/1935.

occupons-nous de la Jeunesse, telle qu'elle s'est révélée en France au mois de mai 1968. Les signes avant-coureurs d'une révolution fasciste sont inscrits en filigrane dans les événements de ce mois désormais historique. La révolte de la Jeunesse fut alors purement négative, mais que les régimes en place prennent garde qu'aux mêmes signaux, dénoncés par le Fascisme, la Jeunesse ne trouve les mêmes remèdes que celui-ci.

MORALE BOURGEOISE

Lorsque la Jeunesse dénonce "le bourgeois", c'est la morale bourgeoise qui a formé l'éthique du capitalisme libéral qu'elle dénonce. Cette morale qui puise aux sources même de l'activité matérielle : dans la conscience du marchand et les mérites de l'épargnant. C'est une morale close – bornée comme l'existence de l'homme à son comptoir. Jadis, on rêvait, où l'on jouait sa vie. Enfermé dans son "home", le bourgeois se contente de savourer la sienne.

Rassurée sur ses droits, exempte de devoirs, sa conscience est essentiellement une conscience tranquille. Or, la Jeunesse veut vivre, se brûler, se donner, elle se reconnaît lorsque Boris Vian écrit : « Je déteste tout ce qui est plat, bête, médiocre. Je veux vivre intensément.¹⁰⁰ » Drieu, lui aussi, avait écrit : « Le Fascisme, c'est vivre plus vite, vivre plus fort¹⁰¹. » Même si elle a encore peur de se l'avouer, la Jeunesse se reconnaît dans le Fascisme car : « Le Fascisme, c'est l'horreur de la vie commode. Le Fascisme, c'est le désintéressement : et voilà pourquoi il a conquis la Jeunesse, car la Jeunesse est l'instant le plus désintéressé de la vie¹⁰². » Le Fascisme allemand ce fut la Jeunesse au pouvoir. Le marxisme promet la dictature du prolétariat; l'Allemagne a réalisé la dictature de la Jeunesse. En 1933, Baldur von Schirach, vingt-six ans, nommé Führer de la Jeunesse, organise pour elle la conquête du pays, avec ce slogan : « L'Allemagne a vingt ans. Ceux et celles qui sont plus âgés ne comptent pas. » L'enthousiasme que peut susciter le Fascisme dans la Jeunesse n'est pas le résultat d'un embrigadement, mais d'une parfaite analogie entre ses propres mythes et les mythes fascistes ; mythes de l'aventure, du défi, de la bravade, du dépassement, mythes qui ont façonné l'Europe. Mythe de Faust, par exemple, qui, comme l'écrit Goethe, est devenu l'homme qui affirme : « Le culte exaspéré d'une vie pleine, sans frein, sans limites, sans trêves et sans lois », entièrement vouée à l'action : car « Au commencement était l'action¹⁰³. » Ce que cherche le jeune homme, c'est une grande aventure où se jeter corps et âme – tout entier. Son adhésion éventuelle à une entreprise collective dépendra des possibilités de réalisation individuelle que celle-ci paraîtra présenter.

⁹⁴ R. Brasillach, *Journal d'un homme occupé*.

⁹⁵ R. Brasillach, *Journal d'un homme occupé*.

⁹⁶ Dr F. Bayle, *Psychologie et éthique du national-socialisme*.

⁹⁷ A. Hitler, Nuremberg, 15 septembre 1935.

⁹⁸ R. Brasillach, *Notre Avant-Guerre*.

⁹⁹ M. Bardèche, *Défense de l'Occident*, avril-mai 1964.

¹⁰⁰ Boris Vian, *L'Automne à Pékin*.

¹⁰¹ P. Drieu La Rochelle, *Socialisme fasciste*.

¹⁰² B. Mussolini, Interview, magazine *1933*, 1^{er} novembre.

¹⁰³ L. Moulin (Les mythes européens), *Communauté Européenne*, mai 1966.

FAILLITE DU REGIME

Mais la société capitalo-marxiste n'a que faire de ces belles exigences, et elle n'a pas l'emploi d'aussi vastes aspirations. « A ceux qui lui arrivent avec des vocations, elle n'offre le plus souvent que des métiers ; les héros lui sont moins indispensables que les employés ponctuels. « Il faut guérir de sa jeunesse », écrit Mauriac. Mais même si l'on n'y parvient pas, la société saura y pourvoir : elle va l'assassiner. Elle châtre, elle mutile, elle rogne les ailes, elle rabote tout ce qui dépasse. Elle broie ces forces vives et pousse sur elles son rouleau qui écrase et confond. Elle absorbe... Mais une société en décomposition – la nôtre – perd de son appétit. Et quand le mécanisme se grippe, la Jeunesse bronche devant l'abattoir... Elle montre à ses aînés la médiocrité des avenir qu'ils lui proposent (20)¹⁰⁴. » Ce sont les choses qui ne paraissent à ses aînés ni scandaleuses ni insupportables qui la scandalisent et lui répugnent : ce sont ces “conditions de vie” dans lesquelles ses aînés sont paresseusement installés qui paraissent aussi une faillite et peut être plus grave, plus présente que la faillite du régime. La Jeunesse entend le mot d'ordre matérialiste : « Réussir dans la vie » alors qu'elle voudrait « Réussir sa vie ». Si la Jeunesse doit se faire entendre, c'est parce qu'elle est la partie de la Nation qu'attendent, de toute évidence, les tâches les plus difficiles, parce qu'elle est le plus durement atteinte, et le plus certainement menacée.

PREMIER PAS ; MAI 1968

Le régime n'a pas su enrôler la jeune génération, car « Pour enrôler la jeune génération il faut trouver les paroles justes, il faut savoir formuler avec justesse la conception idéologique du régime¹⁰⁵ ». Le régime n'a pas pu, ne pouvait pas, par essence, trouver les paroles justes. Certes, le régime, en quelques phrases idéalement abstraites, a formulé sa conception idéologique, purement artificielle. C'était en 1789. Depuis, la révolution industrielle, la révolution technologique ont eu lieu ; mais aucune révolution politique, seulement une longue dégénérescence de gouvernements pseudo-démocratiques. La Révolution reste à faire. Mai 1968 fut en France une révolte préfasciste, Durant ce mois-là, quelques-uns ont tremblé pour leur automobile, leur argent, leurs vacances ; les jeunes, qui jouaient avec des cocktails Molotov, ont suscité les réflexes de la peur sans en tirer aucun avantage ; par manque de formation politique, d'une part, par manque de chefs révolutionnaires d'autre part. Les conditions préalables n'étaient pas réunies, les temps n'étaient pas venus. Mais on a pu voir que ce n'étaient pas le bas de laine et les résidences secondaires qui étaient menacés chez la plupart des gens, mais ces entrelacs de privilèges, de considérations et de petits pouvoirs, cette chefferie aux ramifications innombrables, qui est l'enveloppe de notre démocratisme irresponsable. La majorité réactionnaire obtenue en juin 1968 n'a rien d'exceptionnel. Les majorités du lâche soulagement sont une constante de ce pays, qui ne cesse de se faire peur à lui-même et de reculer devant les foucades de son génie. Nous avons vu l'effondrement des “grandes personnes”, des pseudo-responsables dans les jours de vérité, puis leur retour en force quand elles flairent la revanche. L'esprit de vieillesse l'a emporté en mai 1968, une fois de plus. Mais pour combien de temps encore ? La Jeunesse, qui a déclenché le mouvement, se trempe aujourd'hui dans la solitude et le dégoût qui font l'expérience des révolutionnaires et des “terroristes”. Ils n'oublieront pas la frousse du régime et les ruses des adultes sentant, enfin, bouger la Jeunesse de France. Ils ont perdu le respect des vieilles structures politiques et sociales. C'est un premier pas. D'autres suivront qui conduiront à la vraie Révolution. « Par elle, nous verrons les jeunes soldats de vingt ans détruire le parti des vieilles casernes bourgeoises. Nous verrons les jeunes chrétiens de vingt ans détruire le parti des vieilles cathédrales ensommeillées. Nous verrons les jeunes ouvriers de vingt ans détruire le parti des vieilles citadelles syndicales. Nous verrons les jeunes poètes de vingt ans envahir les grands journaux du soir. Nous verrons les jeunes bourgeois de vingt ans détruire le parti des vieilles banques apatrides¹⁰⁶. »

¹⁰⁴ G. Perrault, *Les Parachutistes*.

¹⁰⁵ J.-A. Primo de Rivera, Cortes, 6/6/1934.

¹⁰⁶ Défense de l'Occident, avril-mai 1964.

LE FASCISME REVIENT

Cela n'a pas été la position la plus facile, celle que nous avons choisie. L'option s'est faite en obéissance à un impératif intérieur. Tout semblait nous déconseiller la position ingrate où seuls les "maudits" combattaient, défigurés et submergés de calomnies, d'incompréhensions, d'éloignements... Une nouvelle génération monte. La Jeunesse, qui se refuse à la nébuleuse existence de notre époque, prépare une Reconquête. Le Fascisme revient. Les pionniers de cette Reconquête savent ce qui les attend mais qu'ils sachent bien aussi que : « On n'est jamais victime de ce désir-là – le désir de grandeur –, on n'est jamais victime sur son propre autel, on n'est jamais victime quand on est un héros »¹⁰⁷.

« Il faut rester là à crier la vérité jusqu'à ce qu'on vous assomme. Il ne faut jamais s'en aller¹⁰⁸. »

¹⁰⁷ P. Drieu La Rochelle, *Révolution Nationale*, 15 juillet 1944.

¹⁰⁸ P. Drieu La Rochelle, *Charlotte Corday*, Gallimard, 1939.

CONCLUSION

CONSTATER

« Nous nous trouvons aujourd'hui dans une société techniquement avancée mais qui n'est plus à la dimension de l'homme, déséquilibrée qu'elle est par la primauté de la fonction économique sur les deux autres fonctions, la spirituelle et la guerrière qui avec la précédente constituaient la trame profonde de la société antique issue de la mentalité indo-européenne qui, avec des modifications de forme, avait su se perpétuer jusque dans la structure éthico-politique, spirituelle et concrète du Moyen Age. Nous n'avons pas à juger la monarchie d'hier en fonction de ce que "l'on" pense d'elle aujourd'hui. Encore faut-il voir derrière le fatras de documents contradictoires, les apparences et "l'opinion" commune, les réalités. La société d'hier avait des fondements et était légitimée par l'époque. Celle d'aujourd'hui, qui a abandonné l'esprit et le glaive au profit exclusif des rapports de production et de gestion économiques n'a plus de fondements légitimes. Dans cette société matérialiste inorganique, les masses sont vouées à elles-mêmes et les individus incapables de s'autodéterminer et de prendre conscience de leurs origines et de la nécessité d'agir sur les processus de leur propre histoire, ressemblent à des pantins sans nerfs ni muscles ballottant au vent de l'Histoire subie. L'Histoire du monde avait toujours été jusqu'au siècle dernier, c'est-à-dire une centaine d'années après la date de 1789, avant tout celle de l'Europe. La décadence de cette Europe dont les différentes parties (solidaires malgré les apparences) se sont mises au diapason de la démocratie bourgeoise, parallèlement à la montée du capitalisme et à l'écroulement progressif des structures traditionnelles, des modes de vie, de la diffusion de la culture et de l'information, de l'entrée en scène des masses sur la politique, cette décadence n'est pas née du hasard mais est le funeste résultat d'une méconnaissance de l'homme dont les causes sont à rechercher aussi bien dans l'écart actuel entre notre savoir sur le monde et notre savoir sur nous-mêmes que dans des philosophies (égalitarisme, universalisme) ou des religions étrangères à nos peuples, qui les ont certes transformées un moment et enrichies, mais qui logiquement retournent à leurs origines tout en laissant à la fois le vide et le désarroi dans la mesure où la morale des esclaves et du péché n'a pas du tout disparu, mais tend à faire une sorte de fusion avec les forces de démembrement physique et moral de notre Civilisation.

Le système politique des démocraties désarmées d'Europe occidentale, synonyme de massification et d'isolement, enlève à l'individu de ce monde "moderne" technique, spirituellement et biologiquement attaqué, rationaliste a priori et matérialiste (sauf dans le seul domaine où il devrait justement vivre, le domaine biologique), la seule vraie liberté, celle qui fait que les individus et les communautés ont le droit de se différencier du Grand-Tout et d'une sous-humanité abâtardie qui ne peut atteindre la place européenne sur l'axe évolutif des civilisations qu'en brisent et notre civilisation et notre substrat.

Cette société actuelle, ploutocratique à l'Ouest, communiste à l'Est, bâtarde dans l'ensemble, est celle des désordres chroniques, du désenracinement des communautés, de la confusion idéologique et du mélange des races (surtout dans sa lie). La loi n'y repose sur aucune foi collective, le pouvoir sur aucun consensus populaire, et la puissance politique n'est pressentie et activée qu'en fonction de seules et uniques préoccupations économiques. La nation est une boîte vide de contenu et de sens, l'Etat une vaste entreprise anonyme de gestionnaires interchangeables...

...Le train de notre Civilisation par la faute des mauvais aiguilleurs que sont nos politiciens et nos philosophes pervers déraile. Il faut le remettre sur une nouvelle grande voie, lui redonner une direction, car la vieille locomotive datant de 1789, rafistolée en 1945, s'est depuis longtemps couchée sur le flanc, entraînant bon nombre de wagons. A nous de construire une nouvelle locomotive, moderne, solide, insensible au vent de la démission. Notre vie est l'Action qui nous anime et lui donne un sens individuel et collectif. Tout ce qui vit sur cette terre lutte pour l'ascension. Ce qui ne lutte pas meurt prématurément. C'est la loi naturelle. Refuser le combat, c'est choisir de ne pas choisir. L'admettre et s'y préparer, en communauté d'avant-garde fraternelle de lutte avec nos camarades de tous les pays d'Europe, c'est agir sur le cours de l'Histoire du Monde et y laisser une trace: la libération européenne¹⁰⁹. »

¹⁰⁹ Y. B., *Lutte du Peuple*, janvier 1972.

RENOUER LES SOLIDARITES

Ainsi, devant la convergence des matérialismes capitaliste et marxiste dans une techno-bureaucratie débouchant sur un vide spirituel, moral et politique sans précédent, il importe, par une sorte de “solidarisme”, de renouer avec deux solidarités fondamentales : la solidarité communautaire et la solidarité organique.

La première est une solidarité par similitude ou ressemblance (mentalité commune, héritage, buts communs), c’est une solidarité au niveau des communautés (associations communales, régionales à caractère socio-culturels ou économiques). A cette solidarité est lié le principe de personnalisme, c’est-à-dire d’épanouissement de l’individu “situé”, en tant que membre d’une communauté et comme tel participant aux fins transcendantes de celle-ci.

La seconde solidarité est celle qui est due à la division du travail, soit biologique (race – parent – enfant), soit social (différentes catégories sociales), soit économique (producteur – utilisateur). A cette solidarité sont liés les principes de différenciation et de hiérarchie. Comme on peut le voir, ces deux solidarités, communautaire et organique, s’opposent radicalement au principe d’égalitarisme, moyen des totalitarismes de droite ou de gauche. En effet, les sociétés industrielles (ou post-industrielles) des U.S.A. et de l’U.R.S.S. constituent des systèmes “totalitaires” qui rendent effectivement l’homme “unidimensionnel”. Le système techno-bureaucratique a réduit l’homme jusqu’au fond de son cerveau à une seule dimension, celle à laquelle l’a façonné le système pour qu’il lui obéisse et qu’il se sente heureux de lui obéir. Le système a fait de l’homme un petit rouage d’une machine, c’est-à-dire une chose, un objet. Il y a dilution de la richesse et de la variété individuelle dans une ambiance sociologique élémentaire et facilement maniée de l’extérieur par les divers *mass media*. Là est l’aliénation. Là est la nécessité d’un “solidarisme”.

SE DEFINIR

Le Fascisme n’est point une forme quelconque d’autorité césarienne et de dictature passagère, mais il représente, au contraire, une forme nouvelle et durable de l’évolution des sociétés. Le Fascisme est une dictature sur les choses, sur le développement technologique dans son ensemble, au bénéfice de la future communauté européenne. Les bavardages sur Dieu (Marx ou le Bouddha) ne sont pas notre affaire. Nous ne sommes pas de ceux qui professent : notre règne n’est pas de ce monde. C’est sur cette terre que nous sommes des deux pieds pour la modeler à notre guise.

Devant l’asservissement d’une nation assoupie à des idées mortes ou aux derniers gadgets de la société de gaspillage on comprend le désespoir “existentiel” de la jeunesse. Ce n’est ni le bien-être, ni même la liberté qui exaltent l’énergie de la jeunesse : c’est le spectacle des grandes choses, c’est l’activité universelle, c’est la passion développée par le combat. Et qu’on ne s’y trompe point : le “fascisme” n’a pu devenir une telle puissance et conquérir un si grand nombre de jeunes hommes que parce qu’il répondait à d’ardentes attentes ». Car le fascisme, c’est aussi cela : le mépris du banal et du routinier; la recherche de la grandeur ; le refus d’un idéalisme menteur qui dissimule sous une morale universelle des égoïsmes confortables et nantis ; un effort pour penser l’idée d’ordre en l’arrachant à des compromissions bourgeoises ; la certitude enfin qu’il y a des raisons de vivre qui valent mieux que la vie, qui méritent des sacrifices.

Avant d’aller plus avant dans nos conclusions, il importe maintenant de régler définitivement son compte à une confusion volontairement entretenue par certains, régime et communistes en particulier, selon laquelle le fascisme serait de “droite” ou bien plutôt “d’extrême-droite”. Cette confusion a eu en France une origine essentiellement historique. Nous sommes, avec la droite, les “vaincus de la Libération”. Et il est bien connu que l’on n’aime pas les revenants... Enfin, “l’opposition nationale” n’hésite pas, pour se donner un peu de dynamisme, à s’affubler parfois d’une présentation néo-fasciste qui fait, sur elle, figure d’oripeaux. Or, “l’opposition nationale”, qu’est-ce que c’est ? Des conservateurs, des gens de “droite”, généralement acéphales ou dont la tête est encore farcie de bêtises immortelles, qui tremblent devant le communisme et admirent dans le fascisme, nécessairement, le régime capable de les en débarrasser. Ces bourgeois timorés, égoïstes, avarés et pédants, cercle glacé de vieillards jeunes ou vieux comme il faut, n’ont rien compris et ne comprendront jamais rien au fascisme. Ce serait une erreur que de les y vouloir attirer. Ils l’abîmeraient. Cette poussière de conservatisme, qui entend par “ordre établi” le maintien d’un état politique et social détestable ne répondant plus ni à la mentalité, ni aux nécessités de la vie actuelle; qui ne se rend pas compte que le seul moyen de conserver c’est d’innover et que le seul moyen d’innover c’est de conserver en rattachant la tradition à l’avenir et en forgeant celui-ci d’après les bases et les enseignements fournis par celle-là ; qui persiste à vouloir guérir avec de vieux remèdes (qui ne visent qu’à la suppression de l’effet), des maux dont l’origine réside en une intoxication générale et dans

l'appauvrissement progressif du fluide vital qui nourrit et stimule les cellules de l'organisme collectif, cette poussière de conservatisme marquée par les stigmates de la sénilité et de l'usure est foncièrement, structurellement incompatible avec le fascisme.

- Historiquement, les seuls mouvements avec lesquels nous nous reconnaissons quelques liens de parenté sont le Faisceau de Georges Valois, Philippe Lamour et Marcel Bucard, et le Parti Populaire Français de Jacques Doriot, Drieu La Rochelle et Bertrand de Jouvenel.

-Intellectuellement, nous sommes non-conformistes. Nous empruntons des analyses et des réflexions à tous ceux qui ont réfléchi sur les modalités et les finalités de l'action politique d'une part et sur la crise de notre société, d'autre part. C'est dire que les pensées de Mac Luhan, Marcuse, Crozier ou Monnerot nous sont, ou doivent nous être, aussi familières que celles de Mao-Tsé-Toung, Lénine, Gentile ou Rosenberg, dans la mesure où chacune d'entre elles peut apporter sa contribution à l'édifice de nos propositions pour une libération de l'homme européen par l'instauration de la dictature de sa volonté missionnaire sur les matérialismes, d'origine marxiste ou capitaliste.

- Politiquement, nous sommes "inclassables", non "enrégimentables", non "politiques" au sens où les professionnels de la partitocratie l'entendent. Nous sommes les derniers hommes libres, les derniers esprits critiques, les derniers véritables "non-conformistes", les premiers véritables révolutionnaires de l'ère atomique, les premiers missionnaires, les premiers "croisés" de la nécessaire révolte européenne. Nous ne sommes pas des consolidateurs, nous sommes des bâtisseurs. Notre foi n'est pas judéo-chrétienne. C'est une foi païenne : foi dans l'homme et dans la nature, foi dans l'action de l'homme sur la nature, foi dans la destinée universelle de l'homme européen. Foi ouverte non pas sur "l'au-delà" ou quelques paradis perdus ou Age d'Or inaccessibles parce que inexistants, mais foi conquérante, cosmique, ouverte sur l'exploration et l'exploitation de mondes nouveaux.

La "droite", la "gauche", la "réaction", "l'extrême-gauche" n'ont pour nous pas d'autre signification qu'historique. Ce sont là des catégories politiques témoins, fossilisées, risibles et sinistrement ridicules, à l'ère de la pollution généralisée et des conquêtes spatiales. Non, vraiment, on croit rêver. Faut-il que l'Europe soit tombée si bas qu'elle puisse encore supporter, à défaut de s'en amuser, les inconséquences, l'irresponsabilité, les pitreries d'hommes dits "politiques", profiteurs zélés d'un système hérité du XIX^e siècle et basé sur le pouvoir de l'argent et des mots, et par là sur l'incompétence, l'anarchie, la division sociale et l'abâtissement des populations.

SE DONNER LES MOYENS

Certes le temps presse, mais si une action bienfaisante et volontaire peut encore agir sur les événements, elle ne saurait être une hâtive improvisation et ne pourra tirer son efficacité que de la rigueur de sa préparation. La seule question désormais posée est, non de savoir si la révolution se fera, mais comment elle se fera.

Nous sommes actuellement dans la phase préparatoire au développement de notre action. Cette phase peut durer encore un certain nombre d'années. Notre école de pensée est en effet en plein "bouillonnement culturel", en pleine recherche, en plein renouveau. Cela était, et est tout à fait nécessaire. Le dernier stade de cette "agitation idéologique" sera la création d'un Centre européen de formation, de recherches et d'initiatives néo-fascistes dont le siège pourrait être situé dans les Alpes suisses, et à partir des travaux duquel pourraient être créés un certain nombre de Centres nationaux. De ce Centre seront issus les premiers cadres du Mouvement, les premiers membres du Nouvel Ordre européen.

Jusqu'à présent, le désordre de la pensée a amené dans nos rangs le désordre de la volonté. Notre but est la création d'un conformisme idéologique interne dont le centre de rayonnement sera l'institution mentionnée plus haut. A partir de là sera créé l'Ordre Civil et Militaire dont l'embryon existe déjà à l'heure actuelle.

« Un groupe, quoique petit, écrivait Alexis Carrel, est susceptible d'échapper à l'influence néfaste de la société de son époque par l'établissement parmi ses membres d'une règle semblable à la discipline militaire et monastique. Ce moyen n'est pas nouveau. L'humanité a déjà traversé des périodes où les communautés d'hommes et de femmes, afin d'atteindre un certain idéal, durent s'imposer des règles de conduite très différentes des habitudes communes. Il n'y aurait pas besoin d'un groupe dissident très nombreux pour changer la société moderne. C'est une donnée de l'observation que la discipline donne aux hommes une grande force. Une minorité ascétique et mystique acquerrait rapidement un pouvoir irrésistible sur la majorité jouisseuse et avilie.

Elle serait capable, par la persuasion ou peut-être par la force, de lui imposer d'autres formes de vie. Aucun des dogmes de la société moderne n'est inébranlable. »

Nous ne croyons pas aux grandes centrales révolutionnaires, invariablement victimes de l'hypertrophie bureaucratique et de contagion légaliste. Nous croyons à une décentralisation de l'entreprise révolutionnaire, au harcèlement sur tous les fronts. Un processus révolutionnaire est actuellement engagé en France et dans certains pays d'Europe auquel participent des forces de rupture d'origines diverses. Le Mouvement sera l'une de ces forces. Il tirera sa force de sa cohésion, de sa discipline, de l'unité de sa pensée et de ses buts. Il faut donc travailler à créer l'Ordre de militants, qui, sans concertation préalable, au sein d'organisations civiles et militaires cloisonnées, pourront agir de la même manière, en fonction des mêmes objectifs, aux meilleurs endroits dans le cadre d'une situation révolutionnaire donnée ou créée. Deux secteurs privilégiés de pénétration et d'action sont déjà définis pour l'avenir : l'administration et "l'intelligentsia".

Notre action, politique, se développera par le travail conjoint des deux branches du Mouvement.

La branche militaire, clandestine, qui devra protéger nos activités politiques, assurer et développer nos moyens d'expressions, impressionner nos adversaires, rassurer nos partisans, préparer techniquement la "mise en panne" du système ancien et la mise en route du nouveau.

La branche civile, officielle, qui devra dénoncer le système en toutes circonstances, éduquer nos partisans, subjuguer les indécis, convaincre nos adversaires, sélectionner enfin les futurs membres de l'Ordre au fur et à mesure du développement de l'action.

Au niveau militaire, ce sera la guerre subversive, mangeuse d'effectifs (adverses) et pourvoyeuse de moyens. Elle aura pour tâche, les moyens traditionnels ou modernes de communication de masse nous étant fermés, de diffuser par des actions ponctuelles de plus en plus spectaculaires nos principes de rupture avec la société politique existante. Ces actions se développeront aussi bien au niveau des moyens matériels (utilisation clandestine des *mass media*) qu'au niveau des opposants les plus déterminés ou les plus représentatifs.

Au niveau civil, ce sera la bataille des idées, et plus particulièrement au niveau des vraies et des pseudo-élites. « Qui n'est pas contre nous est pour nous. » Cette phrase sera alors plus vraie que jamais. Il faudra miner, à tous les échelons, la confiance dans le régime par la critique révolutionnaire. Le régime a toujours tort, quoi qu'il fasse. Il faudra briser les habitudes par le non-conformisme, de l'action et de la pensée. L'abstention aux élections, c'est la prise de responsabilité et de conscience politique de celui qui n'est plus dupe du système. Le refus de tout service "militaire" au sein du régime sera un acte politique de première importance pour le jeune militant.

Une tâche historique attend les générations de jeunes Européens nés après la guerre civile de 1940-1945. Une mission dont la grandeur est à la hauteur de nos aspirations: la libération, l'unification des Européens, le développement politique et économique de l'Europe. Nous modèlerons le présent en nostalgiques de l'avenir.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie initiale a été remaniée dans un sens restrictif en ce qui concerne les ouvrages de, ou consacrés à : J.-A. PRIMO de RIVERA, DRIEU LA ROCHELLE et Robert BRASILLACH.

Elle l'a par contre été dans un sens extensif en ce qui concerne les ouvrages généraux nous paraissant offrir un caractère particulièrement « pédagogique » pour les militants politiques néo-fascistes.

J.-A. PRIMO de RIVERA, *Anthologie en français*, Ed. Pensa del Movimento, 1950.

Gilles MAUGER, *José-Antonio, chef et martyr*, N.E.L., 1955.

Christian RUDEL, *La Phalange, Histoire du fascisme en Espagne*, Ed. Spéciale, 1972.

P. DRIEU LA ROCHELLE, *Socialisme fasciste*, Gallimard, 1934.

P. DRIEU LA ROCHELLE, *Chronique Politique (1934-1942)*, Gallimard, 1943.

Jean MABIRE, *Drieu parmi nous*, Table Ronde, 1963.

R. BRASILLACH, *Ecrit à Fresnes*, Plon, 1967¹¹⁰.

R. BRASILLACH, *Une génération dans l'orage*, Plon, 1968¹¹¹.

R. BRASILLACH, *Histoire de la Guerre d'Espagne*, Plon, 1969¹¹².

Henri COSTON, *Dictionnaire de la Politique française*, Librairie française, tome I, 1967, tome II, 1972.

Henri COSTON, *Partis, Journaux et Hommes politiques, Lectures françaises*, décembre 1960.

MUSSOLINI, *Le Fascisme, Doctrine et Institutions*, Denoël et Steel, 1933.

Marcel PRÉLOT, *L'Empire Fasciste, Tendances et Institutions*, Sirey, 1936.

Georges VALOIS, *Le Fascisme*, Librairie Valois, 1927.

Edmond VERMEIL, *Les Doctrinaires de la Révolution allemande*, N.E.L., 1948.

Jean PLUMYENE et Raymond LASIERRA, *Les Fascismes français (1923-1963)*, Seuil, 1963.

Paul SERANT, *Le Romantisme fasciste*, Fasquelle, 1960.

Maurice BARDÈCHE, *Qu'est-ce que le Fascisme*, Sept Couleurs, 1961.

Maurice BARDÈCHE, *Les Temps modernes*, Sept Couleurs, 1956.

Tarmo KUNNAS, *Drieu, Céline, Brasillach et la Tentation fasciste*, Sept Couleurs, 1972.

Jacques PLONCARD d'ASSAC, *Doctrines du Nationalisme*, Ed. du Fuseau, 1965.

Gustave LE BON, *Psychologie des Foules*, P.U.F., 1963.

Georges SOREL, *Réflexions sur la violence*, Librairie Rivière, 1946.

Georges SOREL, *Les illusions du Progrès*, Librairie Rivière, 1947.

Colette CAPITAN PETER, *Charles Maurras et l'Idéologie d'A.F.*, Esprit, 1972.

Frédéric NIETZSCHE, *La Volonté de Puissance*, Mercure de France, 2 tomes, 1903.

Herbert MARCUSE, *L'Homme Unidimensionnel*, Ed. de Minuit, 1970.

ORTEGA Y GASSET, *La Révolte des Masses*, Coll. Idées (130).

René GUENON, *La crise du Monde moderne*, Coll. Idées (177).

G.-H. BOUSQUET, *Précis de Sociologie d'après Vilfredo Pareto*, Dalloz, 1971.

Jules MONNEROT, *Sociologie de la Révolution*, Fayard, 1968.

Jules MONNEROT, *Les Lois du Tragique*, P.U.F., 1969.

LOUBET DEL BAYLE, *Les Non-conformistes des années Trente*, Seuil, 1969.

Julius EVOLA, *Chevaucher le Tigre*, Ed. La Colombe, 1965.

Julius EVOLA, *Les Hommes au milieu des ruines*, Sept Couleurs, 1972.

¹¹⁰ Ces livres regroupent : Journal d'un homme occupé (fragment), Lettre à un soldat de la classe 60, Poèmes à Fresnes, Lettres écrites en prison, Chénier et Procès en Cours de Justice.

¹¹¹ Ces livres regroupent : Notre avant-guerre, *Journal d'un homme occupé* (intégral).

¹¹² Ces livres regroupent : *Histoire de la Guerre d'Espagne*, Jean [rigoureusement sic !] Degrelle et l'avenir de Rex.

Index des noms, des partis et des journaux cités.

I
1933, 5, 6, 7, 12, 16, 17, 22, 23, 26, 34,
41

A
A.B.C., 5, 23
Action française (L'), 7, 41
Action Française (L'), 7, 8
Agora, 22
Alexandre le Grand, 12, 24
Années décisives, 16
Annunzio Gabriele d', 6
Aqui estamos, 6
Aragon Louis, 6
Arétin, 9
Aron Raymond, 21
Arriba, 4, 6, 9, 12, 26
Aspects du Mythe, 11
Auguste, 9
Automne à Pékin (L'), 34
Avec Doriot, 26
Avenir de l'intelligence (L'), 18

B
Bardèche Maurice, 7, 8, 33, 34
Barrès Maurice, 4, 6, 8, 9, 17
Bayle (Dr) F., 34
Bergery Gaston, 6
Blond Georges, 7
Blum Léon, 14, 15
Bonald Louis de, 25
Bonnefoy-Sibour, 12
Bouddha, 38
Bousquet G.-H., 41
Brasillach Robert, 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10,
11, 12, 13, 14, 15, 17, 18, 19, 21, 22,
23, 26, 27, 33, 34, 41, 45
Breton André, 6
Bucard Marcel, 39
Burnham James, 21

C
C.D.P.U., 3
Cachin Marcel, 14
Capitan Peter Colette, 41
Cellini, 9
Charlotte Corday, 36
Châteaubriand Alphonse de, 6
Chautemps, 14
Chénier André, 4
Christ, 9
Chronique politique, 8, 14, 21
Cisneros, 10
Cocteau Jean, 6
Codreanu, 22
Colline inspirée (La), 9
Communauté Européenne, 34
Conquête de l'Etat (La), 5
Contrat social, 15, 21
Coq (Le), 6
Coston Henri, 7
Crozier, 39

D
De Gaulle, 4, 29
Défense de l'Occident, 34, 35
Degrelle Léon, 22, 24, 41
Dictionnaire de la politique française, 7
Dimitrov, 14
Djilas Milovan, 21
Doriot Jacques, 6, 39
Dostoïevski, 6
Doumergue, 14
Drieu La Rochelle Pierre, 1, 3, 4, 5, 6, 7,
8, 9, 10, 11, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19,
20, 21, 22, 24, 26, 27, 29, 30, 31, 33,
34, 36, 39, 41, 45

E
Eliade Mircea, 11
Eluard Paul, 6
Emancipation nationale (L'), 8

Emancipation Nationale (L'), 6
Essai de synthèse pour un néo-fascisme,
3
Essai sur Corneille (L'), 8
Europe contre les patries (L'), 8
Evola Julius, 41

F
Faisceau (Le), 6, 8, 39
Falange Española, 6
Fayard Arthème, 7, 41
Femme à sa fenêtre (Une), 5
Feu follet (Le), 7
Flandin Pierre-Etienne, 14
Front Populaire, 4, 6

G
Gaxotte Pierre, 7
Gazette du Franc, 12
Genève ou Moscou, 6, 19
Génie de l'Occident (Le), 9, 22
Gentile, 39
Gerbe (La), 6
Gide André, 25
Gilles, 5, 15, 16, 17, 27, 41
Goethe, 34
Grand Conseil fasciste, 24
Guénon René, 41
Guth Paul, 7

H
Haz, 15
Histoire du Cinéma (L'), 8
Hitler Adolf, 11, 22, 24, 33, 34
Homme à cheval (L'), 4, 22
Homme contre l'argent (L'), 8
Hugo Victor, 24
Humanité (L'), 12

I
Interrogations, 6
Isabelle d'Espagne, 10

Isorni (Me), 4

J

Je Suis Partout, 5, 6, 7, 8, 10, 11, 14, 15, 23, 26, 27

Jeunesses Communistes, 6

Jeunesses du Monde, 7

Journal d'un délicat, 10, 14

Journal d'un homme occupé, 14, 27, 34, 41

Jouvenel Bertrand de, 6, 8, 39

Juntas d'Offensive Nationale

Syndicaliste, 5, 6

K

Khan Gengis, 24

Krupp, 33

L

L'Elite Européenne, 3

Lamour Philippe, 39

Ledesma Ramos Ramiro, 5, 31

Lénine, 39

Leur Morale et la nôtre, 29

Leurs figures, 17

Loubet del Bayle Jean-Louis, 41

Luther Martin, 24

Lutte des Jeunes (La), 6, 8

Lutte du Peuple, 37

M

Mac Luhan, 39

Mahomet, 24

Malle Louis, 7

Malon B., 18

Manifeste communiste, 21

Mao-Tsé-Toung, 39

Marcuse, 39

Marcuse Herbert, 41

Marx Karl, 20, 21, 29, 38

Maurras Charles, 6, 7, 8, 17, 18, 25, 41

Mendoza, 10

Mesure de la France, 6

Mickey Mouse, 15

Moïse, 9

Monnerot Jules, 39, 41

Moulin L., 34

Mussolini Benito, 22, 24, 26, 29, 34

N

Nietzsche Frédéric, 6, 8, 29, 33, 41

No importa, 6

Notes pour comprendre le siècle, 10

Notre avant-guerre, 7, 8, 12, 13, 41

Notre Avant-Guerre, 34

Nouvel Observateur, 33

Nouvelle classe (La), 21

Nouvelle Revue Française, 6, 13, 17

O

Ortega y Gasset José, 9, 41

P

Parachutistes (Les), 35

Parti Communiste, 6

Parti populaire français, 6

Parti Populaire Français, 6, 39

Paul III Farnèse, 9

Périclès, 9

Perrault G., 35

Pétain (Maréchal Philippe), 7, 17, 24

Phalange, 6, 7, 9, 10, 19, 33, 41

Phalange Espagnole, 6, 7, 19

Philippe II, 10

Pogge, 9

Popelin Claude, 7

Primo de Rivera José-Antonio, 1, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 26, 33, 41

Psychologie et éthique du national-socialisme, 34

Q

Quint Charles, 10

R

Radiguet Raymond, 6

Rauschnig H., 11

Reboul, 4

Réflexions sur la violence, 5, 11, 41

Réprouvés (Les), 20

Révolution Nationale, 6, 36

Reynaud Paul, 15

Rosenberg Alfred, 39

Rougier Louis, 9, 22

Rousseau Jean-Jacques, 15

Rudel Christian, 41

S

Salomon Ernst von, 20

Scènes et doctrines du nationalisme, 5

Schirach Baldur von, 34

Scipion, 9

Socialisme fasciste, 6, 11, 19, 20, 21, 24, 29, 30, 31, 34, 41

Socialisme intégral (Le), 18

Sorel Georges, 5, 11, 41

Sotelo Calvo, 6

Spengler Oswald, 14, 16

Stavisky Alexandre, 12

Syndicat Espagnol Universitaire, 6

Szalassy, 22

T

Talagran Jacques, 7

Témoignage Chrétien, 10

Thierry Maulnier Voir Voir

Tournoux J.-R., 29

Tragédie du général (La), 29

Trotsky Léon, 29

U

Unamuno Don Miguel de, 9

Union nationale des Combattants, 12

V

Valois Georges, 8, 18, 39, 41

Vian Boris, 34

Vol de Nuit, 25

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	3
PREMIERE PARTIE.....	4
MORT ET RENAISSANCE.....	4
MORT DE JOSE-ANTONIO	4
MORT DE BRASILLACH.....	4
MORT DE DRIEU LA ROCHELLE	4
CONTRE L'INTELLECTUALISME.....	4
L'ENGAGEMENT POLITIQUE	5
UNE PENSEE VECUE	5
FASCISME ET MONARCHIE	7
ESTHETIQUE, ETHIQUE, POESIE POLITIQUE.....	8
FASCISME ET RELIGION	9
LES MYTHES	11
14 AVRIL 1931 (proclamation de la République).....	12
6 FEVRIER 1934.....	12
DEUXIEME PARTIE.....	14
CRITIQUES ET PROPOSITIONS.....	14
LA DECADENCE	14
LIBERALISME.....	15
EGALITARISME	17
DEMOCRATIE PARLEMENTAIRE	17
DROITE -GAUCHE.....	18
CAPITALISME	19
MARXISME.....	20
OCCIDENT	22
FASCISME ET NATIONALISME	22
ETAT-NATION.....	23
LE CHEF	24
L'HOMME	25
FASCISME = DEMOCRATIE ORGANIQUE	26
L'EUROPE	27
L'ESPRIT	27
TROISIEME PARTIE	29
JEUNESSE ET REVOLUTION	29
NON-SENS DE L'HISTOIRE.....	29
CONDITIONS POUR LA REVOLUTION.....	31
JEUNESSE FASCISTE	32
MORALE BOURGEOISE	34
FAILLITE DU REGIME	35
PREMIER PAS ; MAI 1968	35
LE FASCISME REVIENT	36
CONCLUSION.....	37
CONSTATER.....	37
RENOUER LES SOLIDARITES	38
SE DEFINIR	38
SE DONNER LES MOYENS	39
BIBLIOGRAPHIE.....	41
TABLE DES MATIERES	42